

Les citations de romains, 1-8, dans les homélies macariennes / Vincent Desprez. — Extrait de : Parole de l'Orient : revue semestrielle des études syriaques et arabes chrétiennes : recherches orientales : revue d'études et de recherches sur les églises de langue syriaque. — vol. 3, n° 2 (1972), pp. 197-240.

Suite : Parole de l'Orient, 1972, vol. 3, n° 1, pp. 75-103.

I. Homélies — Critique et interprétation. II. Péché — Christianisme — Histoire des doctrines. III. Citations — Aspect religieux — Christianisme.

PER L1183 / FT36776P

LES CITATIONS DE ROMAINS, 1-8, DANS LES « HOMÉLIES » MACARIENNES

(Suite)

PAR

VINCENT DESPREZ, O.S.B.

III. LA PUISSANCE DU PÉCHÉ (Rm 7, 14-25).

A) *Introduction ; le thème de la loi.*

Le péché, entré dans l'homme par la transgression d'Adam, y « habite » désormais, pour reprendre avec Macaire la terminologie de Paul. Macaire simplifie d'ailleurs le schéma de Paul ; le thème de la libération du chrétien par rapport à la loi, et plus généralement celui du rôle de la loi dans l'histoire du salut, ne l'intéressent pas tels qu'ils sont présentés par Paul en ce chapitre 7, 1-14 ; il retient seulement de Paul et de la tradition l'idée positive que la loi comporte un sens qui est « spirituel » (Rm 7, 14 ; 2 s.), et donc vaut toujours ; ou mieux, qu'elle est « spirituelle par nature », même si elle a eu des modalités d'application charnelles dans l'Ancien Testament (H. 37, 4).

Ce verset Rm 7, 14, essentiel pour Origène en tant que point d'appui de l'exégèse allégorique, est compris par Macaire en un sens moins intellectuel, plus dynamique et probablement plus proche de celui visé par Paul.

- 7,5 Macaire cite quelques versets du début de Rm 7, où paraissent d'importantes idées :

Les vierges folles de la parabole, « celles qui, se contentant de leur être naturel, ne firent pas montre de prudence et ne cherchèrent pas

à recevoir 'l'huile d'allégresse' dans leurs vases, 'étaient' encore d'une certaine façon 'dans la chair' » (cf. Rm 7, 5; H. 4, 6).

Ainsi, tandis que Paul envisage principalement en ce chapitre l'homme avant la rédemption, Macaire l'entend du baptisé encore imparfait, « charnel », partiellement soumis au péché. L'expression « être dans la chair », qui revient trois fois en Rm 7-8, a pu être citée librement, sans rapport au contexte précis, pré-chrétien, de ce passage: Paul lui-même qualifie en 1 Co 3, 1.3 les Corinthiens de « charnels », et si « être dans la chair » au sens de Rm 7, 5 est par excellence l'état du non-baptisé, la « chair » continue à s'opposer dans le chrétien aux progrès de l'Esprit (49).

7,8 Un autre exemple de l'utilisation sélective du ch. 7 est l'H. 38, 4 (273, 40 s.): le verset « le péché, *par le moyen du précepte*, produisit en moi toute sorte de convoitise, car sans la loi le péché n'est qu'un mort (8 bc) » devient: « le péché étant survenu 'produisit toute sorte de convoitise' mauvaise », toute idée de loi ayant disparu. « Péché » signifie alors la puissance de mal, personnifiée comme chez Paul; elle vient attaquer à nouveau un frère, qui, travaillé par la grâce, commençait à faire quelques progrès; lui se croyait arrivé à la perfection, au rivage, mais la tentation le rejette en pleine mer, au milieu des tempêtes.

7,14 Le texte essentiel sur le problème de la loi est l'H. 37, 3 s.. Les §§ 1-7
2,1 représentent une exhortation à « entrer dans le paradis du cœur », spéciale-
10,3 ment par le pardon des offenses et la patience. Les justes de l'A.T., les apôtres et les martyrs, qui ont pratiqué ces vertus, ont cherché et laissé agir « la justice de Dieu » (au double sens de justice distributive et « justifiante »), et ils y ont trouvé l'« *agapê* spirituelle » qui y était cachée (fin du § 2, 1. 33 s.).

Et en effet le Seigneur, ayant donné de nombreux commandements au sujet de la charité, ordonna de chercher la « justice de Dieu » (cf. Mt. 6, 33); il savait en effet qu'elle est la mère de la charité, car on ne

(49) Par contre, dans l'H. 17, 2, « étant encore dans la chair » signifie tout simplement: étant encore dans cette vie corporelle. L'expression de la N.H. 16, 8 (83, 11) (« purifier l'âme de l'esprit du péché qui se trouve 'dans ses membres' ») se rattache à Rm 7, 5 ou plutôt 7, 23.

peut être sauvé que par le prochain, comme Il l'a commandé: « pardonnez et l'on vous pardonnera » (Mt 6, 14). Telle est la « loi spirituelle » (Rm 7, 14) inscrite dans les cœurs croyants, la « plénitude » de la première loi: « je ne suis pas venu », dit-il, « abolir la loi, mais l'accomplir ». Or donc, apprends comment on l'accomplit. La première loi, sous le prétexte spécieux de condamner l'injuste, amenait bien plutôt une condamnation sur la victime de l'injustice; car « en jugeant l'autre, dit l'Apôtre, tu te condamnes toi-même » (Rm 2, 1); au contraire, dans la mesure où l'on pardonne, on est pardonné. C'est ainsi que la loi dit: « à la mesure du jugement, le jugement, et à la mesure du pardon, le pardon » (Dt 17, 8). Le pardon est donc bien plénitude de loi (p. 266, 35-46).

La suite du texte décrit la conséquence de ces actes de vertu: révélations (fin du § 5) de par l'Esprit, qui est donné même de nos jours (§ 6-7).

La supériorité de la loi évangélique sur la « première loi » consiste donc avant tout en l'amour des ennemis, et plus précisément dans l'abstention de toute condamnation. Macaire montre en effet comment, au regard de la loi évangélique et même de la loi ancienne — grâce à une lecture tendancieuse ou ingénue de Dt 17, 8 (50) —, celui que la loi justifiait en condamnant son adversaire était en fait lui aussi condamné, et même plus sévèrement que celui-ci, pour avoir omis de « rechercher » ou de laisser agir « la justice de Dieu ». Il marque la nocivité de la Loi, non par l'analyse que fait Paul de l'insuffisance du précepte adressé à l'homme charnel, mais plutôt par une condamnation de toute sévérité pharisaïque, comme en Rm 2 ou Mt 6.

7,14 Dans la suite du développement, Macaire établit la relation entre les deux lois ou formes de la loi:

Nous avons parlé d'une première loi, non pas que Dieu ait donné deux lois aux hommes, mais une seule: spirituelle par essence, mais rendant à chacun son dû, selon une justice vindicative. Elle pardonne à celui qui pardonne et se montre jalouse et susceptible envers celui qui se montre susceptible. C'est pourquoi ceux qui l'accomplissaient

(50) En fait, il s'agit selon Dt 17, 8 du discernement que les juges doivent exercer « entre » (ἀνὰ μέσον) cause et cause, entre coup (ἁφῇ) et coup. Mais ἁφῇ est devenu ἁφεσις, (pardon, rémission) et ἀνὰ μέσον a pu devenir « au milieu, dans » (voir note de DERRIES). Le texte des LXX est supposé, car la confusion n'est pas possible en syriaque.

spirituellement et participaient en proportion à la grâce, aimaient non seulement leurs bienfaiteurs, mais aussi ceux qui les injuriaient et les persécutaient; et ils recevaient en échange de leurs actes de bonté l'*agapê* spirituelle... C'est ainsi que la « loi spirituelle » leur apprenait à voir les choses (§ 4; 266, 46-54, 57 s.).

Macaire, qui souvent insiste sur l'impuissance de la loi à « guérir » l'âme, à vivifier, prend ici sa défense; il ne l'attaque pas avec les fortes expressions de Paul en Gal ou Rm, et l'appellation d'« ombre » des choses à venir souligne plutôt la continuité que la différence. Ici c'est donc l'unité de la révélation qui est mise en lumière: L'Ancien Testament (représenté par les « saints ») est distingué de la « loi », selon une vue également traditionnelle: les justes de l'Ancien Testament accomplissaient déjà l'Évangile. Notons aussi comment Macaire relève l'idée de la charité, plénitude de la loi, même si l'aspect uniquement négatif sous lequel il la présente ici — la non-condamnation — peut être ambigu, en ne paraissant manifester qu'une ataraxie assez indifférente au sort du prochain; l'H. 8, 4, par exemple mentionne, après cette non-condamnation (p. 83, 79), le fait de « se réjouir sur le monde entier » et d'aimer tous les hommes (1. 81-83).

Ainsi Macaire ne s'intéresse pas tellement au rapport loi-péché. Il ne traite pas du péché comme transgression, sa malice va de soi; mais il met tout son soin à démasquer, en exploitant l'intuition de Paul, le « Péché » comme « puissance de mort, quelque chose de beaucoup plus radical », qui est non pas provoqué par la loi, mais supposé par elle, instigateur de la transgression et de toute sa malice (51). C'est le « Péché », la « Malice » qui, depuis la transgression, s'est répandu dans le monde, et dans l'homme.

B) *L'habitation du « péché » dans l'homme.*

Les expressions que Macaire emprunte à la péricope Rm 7, 14-25 sont bien caractéristiques:

« Le péché qui habite en moi » (v. 17 b, 20 b);

« l'homme intérieur » (v. 22);

(51) *Les Épîtres de Saint Paul aux Galates et aux Romains, La Sainte Bible...*, Paris 1953, p. 59.

« ... une autre loi dans mes membres qui lutte contre la loi de ma raison »; « la loi du péché qui est dans mes membres » (v. 23 ac);

« qui me délivrera de ce corps de mort? Je rends grâce à Dieu par Jésus-Christ » (24 s.).

Macaire accentue encore la tendance de Paul à considérer moins les actes peccamineux que l'état pécheur d'hostilité à Dieu, ou du moins la tentation (en tenant compte des réserves que nous avons formulées p. 25 s.). Ainsi, quand il cite le v. 17, il en omet le début « en réalité ce n'est pas moi qui accomplis l'action, mais » (le péché qui habite en moi); de même il ne cite pas le v. 15: « je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je hais », affirmations qui pourraient excuser son disciple cédant au péché, ce dont il n'est évidemment pas question.

Les perspectives de Paul et de Macaire, en effet, sont différentes: Paul est tout orienté vers le cri de 7, 24: « qui me délivrera de ce corps de mort? » et vers la réponse de 8, 2: « la loi de l'esprit de vie en Jésus-Christ m'a délivré de la loi du péché et de la mort ». Sa perspective est avant tout sotériologique. Celle de Macaire, dans les développements que nous allons voir, est plus ascétique, plus anthropologique: même si le péché habite en moi, tout en espérant du Christ la purification, je dois agir en conséquence et essayer pour ma part de retrouver l'unité intérieure et l'union à Dieu. Autrement dit: Macaire applique le passage Rm 7, 14-24 au chrétien aux prises avec les séquelles du péché originel; Paul a en vue, dans ce texte, avant tout « l'homme pécheur non encore justifié par la foi » (52).

Quel accord peut-on déceler alors entre Macaire et Paul? Celui-là comprend-il mal celui-ci? Marc l'Ermite reproche à « certains », probablement à des messaliens et peut-être à Macaire lui-même, de déformer la pensée de Paul en appliquant Rm 7, 14-25 à des baptisés incapables d'accomplir parfaitement les commandements (53). Il montre — à bon droit,

(52) *Épître de Saint Paul aux Romains, Traduction œcuménique de la Bible*, Paris 1967, p. 64 (note a) sur Rm 7, 15). Quoi qu'il en soit des controverses que suscite l'interprétation de ce chapitre, le plus difficile peut-être de l'Épître!

(53) *De Baptismo*, PG 65, 992 s.

aux yeux de l'exégète moderne — que Paul « ne parle pas de lui-même après le baptême, mais s'exprime au nom du Juif infidèle » (54). Toutefois, un théologien moderne peut écrire: « La page la plus directement assimilable psychologiquement par le lecteur moyen, est exégétiquement l'une des plus difficiles qui soient » (55). Macaire en reste au plan du « lecteur moyen », mais exploite avec bonheur l'analyse psychologique de Paul — contre le messalianisme ou le pélagianisme extrême d'ailleurs. Et quant à la réalité en cause, bien que la situation du baptisé soit radicalement changée du point de vue de la foi, bien qu'il vive maintenant « dans l'esprit », la « chair » convoite encore en lui contre l'esprit et il doit lutter contre elle. Même s'il confond en bonne part péché et concupiscence ou tentation (56), Macaire pose un problème réel. Par ailleurs, du I^{er} au IV^e siècle la situation sociale du christianisme avait changé; bien des chrétiens devaient mériter qu'on les assimile au Juif ou au païen mis en scène par Paul en Rm 7.

- 7,7 La 2^e Homélie groupe plusieurs comparaisons suggestives qui illustrent le « mélange » (cf. la note *μεμυγμένη*, 50 *Homélies*, 15, 32) du péché et de l'âme. On y trouve des descriptions très dramatiques de l'état misérable de l'homme tombé: au § 1-2 a, il est comme un homme captif que ses geôliers ont revêtu des habits immondes de leur propre « royaume »; aux §§ 2 b-3 a, 3 b, 4 a, de nouvelles images illustrent l'expression de Paul « le péché qui habite en moi ».

De même que, s'il y a du soleil et que souffle le vent, le soleil a son propre corps et sa propre nature, et le vent a sa propre nature et son propre corps, et personne ne peut séparer le vent du soleil, à moins que Dieu seul ne le fasse cesser de souffler: de même le péché est mélangé à l'âme, chacun ayant sa propre nature. Il est donc impossible

(54) *Ib.*, c. 993 A.

(55) P. HENRY, S.S., *La Philosophie religieuse de l'Épître aux Romains*, Louvain-Paris s.d., Rom. 7: Le « moi » déchiré, p. 10.

(56) Cf. I. HAUSHERR, *L'erreur fondamentale et la logique du messalianisme*, *Orientalia Christiana Periodica* I (1935), p. 355 s. où le P. HAUSHERR cite Marc l'Ermite, *De Baptismo*, PG 65, 1013-1021: distinction entre la suggestion et les différentes phases de la tentation et du consentement.

de séparer l'âme du péché, à moins que Dieu n'apaise et n'arrête ce méchant vent qui habite dans l'âme et dans le corps... Prions donc Dieu... afin qu'il éloigne et calme, loin de notre âme et de notre corps, le vent mauvais, le péché lui-même qui habite dans les membres de notre âme et de notre corps (57); c'est à lui seul qu'il est possible de faire cela (§§ 2-3; p. 15 s., 1. 28-35, 42, 44-47).

Ce texte est un de ceux qui servent à J. Stoffels pour étayer son interprétation stoïcienne des Homélies: le péché serait mélangé à l'âme selon une $\kappa\rho\tilde{\alpha}\varsigma\iota\varsigma\ \delta\iota'\ \delta\lambda\omega\nu$, un mélange total sans pure juxtaposition ni confusion, dont on aurait ici la parfaite définition: « le péché est mélangé à l'âme, chacun ayant sa propre nature » (58), comme la lumière est mélangée à l'air dans lequel elle rayonne. Il est très possible en effet, soit que Macaire ait reçu une formation philosophique au moins élémentaire où seraient entrés des éléments stoïciens, soit qu'il ait puisé dans certains écrivains ecclésiastiques (59) ces éléments d'anthropologie, cette conception d'effluves dynamiques matériels (les $\pi\nu\epsilon\acute{\upsilon}\mu\alpha\tau\alpha$), que ce soit l'Esprit Saint ou les démons (60); par ailleurs, la doctrine judaïque des deux instincts (rabbïnisme), des deux esprits (Qumrân), a pu intervenir dans la constitution des doctrines messaliennes, sur la base de l'Écriture notamment, et principalement de Paul. Certains de ces éléments ont pu influencer Paul lui-même (61),

(57) « Le 'péché' lui-même qui 'habite' dans les membres... » Dans les cinq citations ou allusions à Rm 7, 17.20, les trois participes $\omicron\iota\kappa\omicron\upsilon\sigma\alpha$, $\acute{\epsilon}\nu\omicron\iota\kappa\omicron\upsilon\sigma\alpha$, $\kappa\alpha\tau\omicron\iota\kappa\omicron\upsilon\sigma\alpha$, sont employés, alors que le texte de Paul contient aux deux endroits $\omicron\iota\kappa\omicron\upsilon\sigma\alpha$ (MERK), ou $\acute{\epsilon}\nu\omicron\iota\kappa\omicron\upsilon\sigma\alpha$ en 7, 17 et le verbe simple en 7, 20 (NESTLE, fondé sur BS, Ambrosiaster Méthode). Mais Paul emploie à peu près équivalement les trois termes ailleurs.

(58) J. STOFFELS, *Die Mystische Theologie Makarius des Aegypters und die ältesten Ansätze christlicher Mystik*, Bonn 1908, p. 65; cf. 60 s.

(59) Cf. STOFFELS, *ib.*, 62-65.

(60) Cf. E. DAVIDS, *op. cit.*, n. 1, p. 14 et note 8; p. 33 et n. 18.

(61) Cf. O. MICHEL, art. $\omicron\iota\kappa\acute{\epsilon}\omega$, *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament* V (1954), p. 138; STRACK-BILLERBECK, *Kommentar zum N.T. aus Talmud und Midrasch*, v. III, Munich 4 1965, p. 239 et v. IV, Munich 4 1965, Exkurs 19, 466-483. Un des textes cités v. III, p. 239 enseigne que le mauvais penchant, au bout d'un certain temps, devient maître de la maison, d'hôte passager qu'il était. Selon J. SCHMID, art. *Böser Trieb*, *Lexicon für Theologie und Kirche* II (1958), c. 618-620, Paul a connu cette doctrine, mais ne la retient pas: pour lui le « péché » réside dans la « chair » de l'homme, non dans son « cœur » comme le *yeşer-ha-ra'*; surtout il est conséquence, non cause, du péché d'Adam. Mais le même

dans une mesure difficile à déterminer; on peut chercher à les identifier. Mais il importe maintenant de laisser parler Macaire lui-même, avec sa puissance d'évocation digne du texte de Paul.

Dans le texte précédent, le couple soleil-vent servait à montrer comment étaient « mélangés » péché et âme, le « péché » étant assimilé au vent (ἄνεμος); la suite du texte utilise une nouvelle comparaison, selon laquelle le vent du « péché » souffle, cette fois-ci, en pleine nuit, et balaie la campagne et tout ce qui s'y trouve:

De même que, dans une nuit sombre et noire, souffle un vent (ἄνεμος) sauvage qui secoue et éprouve et ébranle toutes les plantes et toutes les semences, de même l'homme tombé au pouvoir de la nuit ténébreuse, c'est-à-dire du diable, et demeuré dans la nuit et la ténèbre, est agité par le terrible souffle du vent du péché, et il est ébranlé et agité et éprouvé dans tout son être (φύσιν), son âme, ses pensées et son intelligence, et tous les membres du corps sont secoués; il n'y a aucun membre du corps ou de l'âme qui soit libre ou qui n'ait à souffrir du 'péché qui habite' en nous (cf. Rm 7, 17; H. 2, 4; p. 17, 52-59).

Semblablement « le jour de lumière et le vent divin du Saint-Esprit » souffle et rafraîchit les âmes qui se trouvent dans la lumière du jour, « pénétrant tout le fond de l'âme et ses pensées, rafraîchissant tous les membres du corps et leur donnant un repos divin et inexprimable » (1. 59-65). Le deuxième volet de cette comparaison, au moins autant que le premier, nous montre combien cette physique peut être élémentaire, mais combien l'expérience est vive et la description expressive; même le « réalisme » et le « dynamisme », soit de ce stoïcisme populaire (62), soit de cet esprit curieux, observateur très attentif du « macrocosme » de la nature, formé qu'il est également par la Bible et notamment l'Évangile (63), concourent à donner une illustration très valable de ce que Paul décrit en Rm 7. Notons que le vent est appelé, non plus du mot le plus vague (et susceptible

J. SCHMID reconnaît que la « chair », quoique « on ne puisse jamais faire totalement faire abstraction de sa matérialité », désigne aussi toute la personne, et est un concept éthique autant que physique (art. *Sarx*, *Lexikon für Theologie und Kirche* IX (1964), col. 337). Il est difficile alors de distinguer entre « chair » et « cœur », d'un point de vue « physique ».

(62) J. STOFFELS, *op. cit.*, n. 58, p. 30 s.; 65.

(63) Voir par exemple le début de N. H. 16, 3, p. 81.

de résonances trop savantes), πνεῦμα, mais, encore plus concrètement, un ἀνεμός τις ἄγριος; les « membres du corps et de l'âme » amplifient, selon la même philosophie, les « membres » qui déjà dans le texte de Paul apportaient cette note vécue à la sensation de « cette autre loi qui contre-attaque dans mes membres » (Rm 7, 23).

L'expression de Paul est citée dans l'H. 14, 1 sans grand développement : le but de la vie monastique est d'espérer obtenir la visite du Seigneur et la purification du cœur ; purification très profonde, car précédant ou suivant un état très élevé.

L'Homélie 19 est une méditation sur la violence spirituelle, et surtout une invitation à s'y livrer de toutes ses forces. Le point de départ scripturaire en est le verset Mt 11, 12 « ...le royaume des Cieux souffre violence, et les violents s'en emparent ». Une telle violence s'impose, selon Macaire, en raison de l'habitation du péché dans l'homme : le « cœur » de celui-ci en effet, est divisé en une partie purement mondaine, voire ennemie de Dieu et des hommes, car soumise au péché, et une partie qui peut être sollicitée par l'appel du Christ à entrer en communion avec lui, et à pratiquer les vertus du Royaume, l'humilité, la douceur, la charité... Aussi

Celui qui veut s'approcher du Seigneur, mériter la vie éternelle, devenir habitation du Christ et être rempli d'Esprit Saint, afin de pouvoir produire les fruits de l'Esprit purement et sans reproche (début du § 1),

devra commencer par croire au Seigneur et se remettre à Lui totalement, puis attendre sa visite par la prière ;

ensuite il lui faut se faire violence pour pratiquer toute sorte de bien et tous les commandements du Seigneur, à cause du péché qui s'attache à lui (συννοῦσαν αὐτῷ) ;

Alors Dieu, ému par cette décision et ce « bon zèle », lui fait miséricorde et réduit cette dualité à l'unité (§ 2 ; p. 184, 34-42) :

remarquant comment il se force en tout et toujours à la mémoire du Seigneur et au bien, comment il contraint son cœur, en dépit de ses rébellions, vers l'humilité, la douceur et la charité, et agit avec violence, autant qu'il est en son pouvoir ; il lui fait miséricorde et le

délivre de ses ennemis et du 'péché qui habite en' lui, le remplissant d'Esprit Saint. Et par la suite c'est sans effort ni fatigue qu'il accomplit tous les commandements du Seigneur en vérité, ou plutôt, le Seigneur accomplit en lui ses propres commandements, et alors il porte les fruits de l'Esprit en toute pureté... (§ 6) Le Seigneur réalisant en lui tout cela, en toute pureté, sans effort ni violence, alors qu'auparavant il ne pouvait le garder même en se faisant violence, à cause du 'péché habitant en' lui. Et toutes les habitudes de la vertu lui deviennent comme une nature.

Ici nous sommes davantage dans le climat de Rm 7: le dédoublement intérieur que Paul voit en lui, Macaire le note aussi, mais alors que le « moi » décrit par Paul succombait au péché, le disciple de Macaire a l'espérance que, même si ses premiers efforts dans la lutte semblent infructueux, Dieu ne l'abandonnera pas pour toujours, mais récompensera son labeur, sa « violence ». Si lui doit « attendre le Seigneur », en réalité le Seigneur attend qu'il prouve, par la garde des commandements, son désir de « saisir le royaume » (Mt 11, 12): le logion de Matthieu est donc expliqué par Rm 7, entre autres lieux scripturaires. A ce passage de Paul, Macaire surajoute l'idée qu'une lutte persévérante du côté de l'homme — telle qu'elle est commandée par exemple en Lc 13, 24 s.: « lutez (pour) entrer par la porte étroite » — finit par obtenir la grâce de la purification, ou au moins constitue une préparation nécessaire, sinon suffisante, pour la recevoir. Nous avons là une synthèse de Paul — le « cœur » qui ne veut pas représenter l'homme sans la grâce, impuissant à faire le bien —, de la « violence » évangélique — nécessité urgente de la conversion du cœur — et du volontarisme stoïcien — la vertu, objet d'effort au début, devient ensuite habitude facile (64).

(64) Une phrase de Cassien, reprise par le Maître et Saint Benoît, est presque équivalente à deux passages cités à la page précédente (P. DESEILLE, *A propos de l'épilogue du ch. VII de la Règle*, Collectanea O. Cist. Ref. 21 (1959), 281-301, cite p. 298 notre texte pour illustrer celui de Cassien):

Macaire § 3, l. 39 s.: καὶ οὕτω λοιπὸν ἄνευ βίας καὶ καμάτου ποιεῖ πᾶσας τὰς ἐντολὰς τοῦ κυρίου ἐξ ἀληθείας. § 6, l. 90 s.: καὶ γίνεται αὐτῷ τὰ τῆς ἀρετῆς πάντα ἐπιτηδεύματα ὡς φύσις.

Cassien: *Inst.* IV, 39: *universa quae prius non sine poena formidinis observabas, absque ullo labore velut naturaliter incipies custodire...*

S. Benoît *Regula*, VII, 68 s.: *Universa quae prius non sine formidine observabat, absque ullo labore velut naturaliter ex consuetudine incipiet custodire*, non jam timore gehennae, sed amore Christi et consuetudine ipsa bona et delectatione virtutum. Quae Dominus jam in operarium suum mundum a vitiis et peccatis Spiritu Sancto dignabitur demonstrare». S. Benoît (après le Maître) revient au pneumatisme plus ancien et plus typiquement oriental que la doctrine d'Évagre et de Cassien.

STOFFELS (*op. cit.*, p. 134) ne mentionne pas de source spéciale ni de parallèle à ce passage; l'action du pneuma produisant les « fruits de l'Esprit » serait à concevoir comme celle d'un fluide, inséparable de sa source. E. DAVIDS donne p. 75, n. 14, des références concernant l'ἔθος ἀγαθόν qui consiste surtout en la prière (H. 19, 5-7; 21, 5; 40, 1 s.; 3, 3; 34, 8). Mais cette vue selon laquelle l'habitude de la vertu rend celle-ci comme naturelle (le mot ἔθος ne se trouve pas dans H. 19, 6a que nous avons cité, mais un thème voisin se retrouve dans la seconde partie du § — et aussi § 4, avec une insistance surtout sur la foi: il faut lutter pour acquérir la vertu, sinon on la perd facilement) se juxtapose à une théologie de la nature, que l'on peut dégager des textes rassemblés par H. DÖRRIES dans la note φύσις, 50 Homélies, p. 27, 5: l'homme a été créé par Dieu bon, capable d'accomplir ce qu'Il exige de lui (H. 37, 10), et c'est la recreation de la nature, l'expulsion des vices παρὰ φύσιν par l'Esprit Saint, qui lui donne de le faire à nouveau, surnaturellement (« le Seigneur accomplissant en lui ses propres commandements », H. 19, 2), mais aussi de par la nature elle-même, renouvelée (voir par exemple H. 40, 6: la nature, plongée dans l'abîme de la grâce, ne peut demeurer elle-même; mais une fois qu'elle est ainsi transformée, c'est d'elle-même qu'elle se sent portée aux bonnes œuvres, à l'annonce de cette grâce à ses compagnons, à ses frères; également 17, 3: l'âme devient pure et « récupère sa propre nature, la créature irréprochable et pure... »; 53, 14).

Or nous savons dans cette vue théologique presque exactement ce que pense Cassien, selon O. HAGGENMÜLLER, *Velut naturaliter ex consuetudine*, dans *Zeugnis des Geistes*, Beuron 1947, 62-77, notamment p. 74 s.: « sans aucune peine, velut naturaliter », cela ne veut pas dire: 'comme si cela lui était naturel' mais 'parce qu'il lui est naturel d'agir ainsi'. Dans la liberté et l'intégrité originelle, la nature fait valoir ses droits ». Cassien adopte un schéma théologique bien oriental: « nature originellement bonne, nature tombée, nature guérie et ramenée à son premier état » (*ib.* p. 75). Cela se rattache aussi aux vues d'Évagre sur la praxis et la theoria suivant l'apatheia, elles-mêmes retour à l'état primitif (cf. également l'article cité de P. DESEILLE). Benoît (avec le Maître), méfiant envers cet optimisme grec, préférerait ne considérer que la voie, qui pour lui est avant tout « l'habitude », selon un mode de pensée congénital aux Romains (voir HAGGENMÜLLER, p. 77 s.), plutôt que ce but que représente pour lui la perfection, la theoria qu'il reçoit de Cassien: aussi ajoutait-il avec insistance « ex consuetudine », « ex consuetudine ipsa bona et delectatione virtutum ».

Il est donc très difficile d'évaluer les différentes composantes d'une telle théorie de la vertu ou de la vie spirituelle chez Macaire: il doit y avoir là, et une morale populaire qui peut à peine se dire philosophique, et un enseignement moral monastique plus ou moins commun, et une théologie de la nature qui devait être courante dans l'Église du temps. Des parallélismes de détail peuvent sans doute être relevés.

La même réciprocité entre les deux attentes de l'homme et de Dieu est décrite plus profondément dans l'Homélie du type III, n° 26; le leitmotiv n'en est plus la violence, mais l'exclusivité: de même que les « chrétiens » n'ont pour espérance, pour repos et pour possession rien de ce qui se trouve au ciel et sur la terre, mais « le seul Bien et le seul Beau » (μόνον ἀγαθόν καὶ καλόν, au neutre p. 141, 15 s., 14 s. etc..) qui est Dieu (65), de même

le seul Bien et le seul Beau qui est Dieu, ne recherche rien de la part des hommes, ni or ni argent, ni biens, ni animaux ni rien de ce qui est sur la terre, car c'est lui qui a tout créé; mais seulement une foi vraie et l'amour qui vient du fond du cœur, à son égard (§ 1; p. 141, 19-22).

Autrement dit, Dieu veut être le bien suprême de l'homme, un bien incomparable à tout le reste; mais l'homme doit en revanche l'aimer d'un amour exclusif et absolu; répondant ainsi à l'invitation de Dieu, il « attire » l'amour de Dieu sur lui et « devient » ainsi « l'occasion » (πρόφασις, p. 141, 26) de sa propre vie.

Cette notion de « prétexte », occasion du salut (66) est alors développée:

chacun devient donc l'occasion de sa vie ou de sa mort par la libre volonté de son âme; là où elle dirige son amour naturel, c'est de là qu'elle attire vers elle soit la vie soit la mort, comme dit l'Écriture: 'devant l'homme sont la vie et la mort, et on lui donnera ce en quoi il s'est complu' (Si 15, 17; 141, 28-142, 3).

A l'objection « il m'est impossible d'aimer et de réfléchir et de croire à Celui qui seul est Bon, puisque je me trouve sous les liens du péché », Macaire répond par la même distinction que précédemment, entre les deux degrés d'accomplissement de la vertu:

pouvoir exercer parfaitement les œuvres de la vie, te retirer toi-même et te délivrer par ta propre force du 'péché qui habite en' toi, cela

(65) On remarquera que l'idéal grec du καλὸς καγαθός est ici inversé, probablement par une allusion à Mt 19, 17: εἰς ἔστιν ὁ ἀγαθός; la formulation de cette belle Homélie était peut-être capable d'intriguer un esprit un peu cultivé, de l'attirer sans le heurter de front.

(66) On notera que le mot πρόφασις s'oppose à αἰτία, ἀρχή qui exagéreraient la causalité humaine par rapport à la grâce.

n'est pas en ton pouvoir, puisque le Seigneur se l'est réservé; lui seul a 'condamné le péché' (Rm 8, 3) et lui seul est Celui 'qui enlève le péché du monde' (Jo 1, 29)... Réfléchir, croire, aimer le Seigneur et le chercher, tu le peux, et ne pas consentir ni coopérer au 'péché qui habite en' toi; deviens seulement l'occasion de ta propre vie en recherchant le Seigneur... C'est cela seulement qu'il attend de toi (§ 3; 142-26-143, 11).

7,23 Suit une comparaison (143, 11-25): un malade qui souffre de la fièvre ne peut pas se livrer à ses occupations habituelles avec son corps; mais son esprit travaille, doublement, échafaude des projets concernant sa profession; il se met en quête d'un médecin et attend la guérison; s'il ne témoigne même pas de cette activité, c'est qu'il est mort entièrement. Puis vient l'explication: l'âme tombée au pouvoir du péché et retenue sous la fièvre de la « loi du péché » (Rm 7, 23) ne peut accomplir parfaitement les vertus de l'esprit, mais elle peut toujours penser et se donner du mal pour les rechercher, et crier vers le seul médecin, si elle aime la vie. Car l'âme après la transgression est « morte à Dieu » (144,7), mais elle n'est pas morte à elle-même, à sa connaissance, à ses pensées (1. 10), elle peut encore appeler Dieu à son secours. Ou bien, selon l'H. 46, 2-3 qui esquisse plus brièvement une théorie analogue, l'homme n'est pas mort une fois pour toutes: comme un enfant impuissant à se lever et aller vers sa mère, il peut cependant se rouler sur lui-même, crier et pleurer; celle-ci, « captivée par son amour pour l'enfant » (302, 40 s.), revient vers lui.

Ce passage éclaire la doctrine que nous étudions: le péché est comme une fièvre qui rend l'âme faible et alanguie (ἄτονος: H. 46, 2; 302, 28), même après sa renonciation au péché — et ceci est bien observé —; toutefois, il ne détruit pas entièrement l'être humain: E. Davids montre (67), en citant notamment une phrase parallèle à celle de la N.H. 26, 3 (l'âme, morte à Dieu, n'est pas morte à elle-même), que pour Macaire l'image de Dieu n'est pas entièrement détruite en l'homme. Quelle que soit la profondeur de la corruption résultant de la faute, elle n'atteint pas une

(67) *Das Bild*, p. 46. Le texte est le suivant: Adam « mourut par rapport à Dieu; il demeure vivant en sa propre nature » (H. 12, 2).

destruction totale; pourtant, même une fois que l'âme s'est substantiellement convertie, les conséquences de cette corruption demeurent et l'affaibliront longtemps. D'où l'attitude qui s'impose à cette âme quand elle se rend compte de son état: faire ce qui encore en son pouvoir, c'est-à-dire appeler Dieu à son secours, et chercher à « accomplir les œuvres de la vie » au moins en intention, par l'esprit, même si le « corps », les facultés d'exécution, sont incapables de porter cette intention à son accomplissement parfait. On aurait peut-être là un écho de l'idée de Paul en Rm 7, 16. 22, suivant laquelle le *noûs*, l'homme intérieur, reste conscient de la justesse de la loi, même si la volonté est incapable de l'accomplir: il est encore capable de s'écrier: « Qui me délivrera de ce corps de mort? » Il est vrai que, si ce verset est cité deux fois par Macaire, c'est sans rapport explicite avec l'idée analysée ci-dessus. Mais on aimera la belle exhortation à la prière et à la foi confiante envers le « seul vrai médecin », trop longue pour être citée ici, que Macaire prononce dans la seconde partie de ce § 3 (N. H. 26; 143, 25-144, 26): il y a là un bel écho de la foi au Sauveur, qu'annonçait Paul.

7,18 L'H. 2, 3 (p. 15, 35-16, 44) insiste sur l'impuissance humaine à l'élan vers Dieu:

si quelqu'un, voyant voler un oiseau, voulait voler lui-même sans avoir d'ailes, il lui serait impossible de le faire; de même pour l'homme, 'il est à sa portée de vouloir' (cf. Rm 7, 18) être pur, sans tache et sans reproche, de ne pas avoir le mal en lui mais être toujours avec Dieu; mais il n'en a pas le pouvoir. Voler dans l'air divin et la liberté du Souffle saint, il le désire; mais s'il ne reçoit pas d'ailes, il ne le peut pas. Prions donc Dieu afin qu'il 'nous donne les ailes de la colombe' du Saint Esprit afin que 'nous nous envolions et nous reposions' (cf. Ps 54, 7).

Ce n'est donc pas seulement le péché qui est obstacle à ce que vise Macaire: plus radicalement, il y a l'abîme qui sépare l'homme de Dieu, et qui exige, pour être surmonté, que l'homme reçoive des « ailes », la grâce ou l'Esprit, selon une image qui remonte à Platon (68) et est ici mise

(68) Cf. J. DANIELOU, *Message évangélique et culture hellénistique aux II^e et III^e siècles*, Paris 1961, 115-117.

sur le compte du Psalmiste. Ce passage nous fera davantage préciser l'idéal de Macaire: ce n'est pas seulement obéir à la loi de Dieu, mais être uni à Lui par une prière très libre et, semble-t-il, permanente, à laquelle font obstacle non seulement le péché, mais aussi les mouvements désordonnés de la sensibilité et de l'imagination, les λογισμοί sujets aux interventions de Satan et à la dispersion terrestre. Et en cela, Macaire est un authentique représentant de la tradition spirituelle ancienne (69).

7,22 C'est ainsi que l'« homme intérieur » (cf. Rm 7, 22; 2 Co 4, 16; Ep 3, 16) (70) doit être purifié des passions et des pensées qui s'y trouvent (H. 15, 49, cf. ci-dessus p. 23; H. 20, 4); loin de tout pharisaïsme (H. 17, 13; N. H. 7, 7), on doit résister à Satan et exercer la justice propre à l'homme intérieur (H. 38, 5), combattre Satan dans l'homme intérieur (N. H. 10 fin). Le « vrai sage » tient haut son esprit, se met en colère contre les convoitises et les voluptés qui adhèrent à lui, s'oppose à la « loi de la malice », obéit et se complait en la « loi de Dieu » (Rm 7, 22; N. H. 13, 3 fin).

7,23 Les §§ 47-51 de l'Homélie 15 contiennent six développements sur l'action de la malice en l'homme, et l'action opposée qu'entreprennent pour la contrarier, Dieu et l'homme. Le quatrième (§ 49) a déjà été étudié p. 23 à propos de sa citation de Rm 5, 19. Le § 48 met en garde contre une ascèse purement extérieure:

Un grand nombre, en effet, soucieux d'exactitude extérieure, s'exerçant à l'ascèse selon les règles et se mettant en peine d'une vie droite, s'imaginent que c'est là la perfection, sans se pencher dans le cœur et y voir les maux qui, là, oppressent l'âme. Ceci puisque, dans les membres, il y a une racine conforme au *noûs* de la malice, le plus intérieur, et

(69) Voir notre conclusion générale, 3 et notes 97 s.

(70) Cf. A. BAKER, Ἔσω ἑθέρωπος, dissertation manuscrite, Rome s.d.; le premier emploi écrit de l'expression se trouve chez Paul. Chez Macaire il y a quelquefois référence explicite à l'un des passages de Paul; mais l'expression est devenue courante. Les éditeurs la rattachent 19 fois à Rm 7, 22, mais en 5 seulement de ces passages, le contexte est celui de Rm 7. L'« homme intérieur » n'y joue cependant pas le rôle qu'il tient chez Paul, car il est corrompu par le péché: ce serait plutôt le « cœur », comme en Ep 3, 16 s., avec une connotation surnaturelle, mais incapable de l'exercer.

que le brigand est dans la maison — c'est-à-dire la puissance adverse. Celle-ci est donc hostile et appartenant à l'ordre de *noûs* (νοερά); et si l'on n'engage pas la lutte contre le péché, la malice intérieure déborde de temps en temps et par son abondance pousse l'homme à accomplir des péchés visibles. Le mal est en effet comme l'orifice d'une source, il jaillit toujours (p. 154 s., 674-682).

« Il y a dans les membres une racine conforme au *noûs* de la malice, le plus intérieur » — ou : « qui domine tout à l'intérieur ». D'après Rm 7, 23, qui est sous-jacent à ce passage, on pourrait attendre νόμον au lieu de νοῦν : « conformément à la loi du péché » ...Mais, plutôt qu'une faute de copiste, ce choix doit être une particularité du vocabulaire macarien (aucune variante n'est signalée); le sens du passage semble donc être le suivant : alors que les ascètes préoccupés de l'extérieur (pour Macaire, ces πολλοί sont vraisemblablement l'ensemble des moines, y compris Basile) se croient parfaits grâce à cette ἀκρίβεια, le moine vraiment vigilant sait que le mal n'est pas conjuré par cette seule observance corporelle, car il se situe plus à l'intérieur, dans le cœur, dans l'âme; il est un ferment, une « source », une « racine » située en pleine centre de l'être humain, « racine » de l'ordre du *noûs* — subtile, tenace, non pas seulement charnelle et extérieure, comme le croient la plupart des moines et la hiérarchie; par ailleurs, c'est un « brigand », une puissance, un occupant avec ce que cela implique d'hostilité mais aussi de permanence. Autrement dit, la concupiscence n'est pas seulement charnelle ou même imaginative : même le centre conscient de l'homme en est affecté, se dédouble entre le « *noûs* de la malice » et le *noûs* dont parle Paul, l'intelligence naturelle.

Cette « puissance », cette « racine » qui touche même l'esprit de l'homme, n'est cependant pas personnelle, elle n'est pas Satan — en ce passage du moins; c'est la concupiscence νοερά, interne, qui affecte l'intelligence et la volonté. En un langage plus moderne : Macaire veut-il dire que l'homme est affecté d'une double personnalité, bonne et mauvaise ? Ailleurs (H. 2, 1; 14, 3; 42, 3), il parle d'un « vieil homme » qui double entièrement l'homme après le péché, comme si c'était une réalité. L'homme pécheur est-il donc, selon lui, véritablement schizophrène ? E. Davids nous dissuade de voir dans les deux πρόσωπα, le mal et le bien qui habitent dans

l'homme, des réalités personnelles (71), et il nous semble qu'il faudrait chercher la solution de ce problème dans une autre direction. La pensée de Macaire est vraiment religieuse, non avant tout anthropologique. L'homme ne peut vivre, être sain, être parfait, que s'il se réfère à Dieu. S'il « demeure dans sa nature » (H. 4, 7), s'il se détourne de Dieu, aussitôt il tombe bien plus bas que sa nature, au pouvoir du diable. D'où deux sortes de maux qui l'assiègent : les convoitises vulgaires, charnelles, séculières, mondaines, sensibles et imaginatives, dont on doit se défaire par le renoncement au monde et l'ascèse extérieure ; et la convoitise *νοερὰ*, intérieure, qui suggère principalement qu'on est arrivé, que la lutte est finie, que c'est par sa propre force que l'on est arrivé à la première purification ; autrement dit, que ce que l'on fait (la « justice »), ce que l'on a (les charismes, la grâce et ses consolations), ce que l'on est (parfait ?) vient de soi-même et non de Dieu : or tout cela, c'est à nouveau « demeurer dans sa propre nature », ou y retourner, c'est à nouveau s'éloigner de Dieu ; et la conséquence sera la retombée au pouvoir de Satan et des convoitises les plus viles. Sur ce point, on peut dire que la doctrine spirituelle de Macaire est très sûre (72).

Aussi, la véritable ascèse est la suivante : il ne faut pas seulement refouler les pulsions de l'affectivité et de l'agressivité par l'observance extérieure, il faut encore « se pencher dans le cœur » (H. 15, 48), distinguer ces *logismoi*, et tenter de les sublimer en aspirant à recevoir la surabondance de l'Esprit. Celui-ci se donne à nous progressivement : aussi, les charismes et les consolations de la grâce, les premières « énergies » de l'Esprit, ne constituent pas la « charité » parfaite, la vie divine en nous dans sa plénitude qui seule préserve de la chute. Sans vouloir ici rechercher ce que représente pour Macaire cette « charité » et la perfection, contentons-nous de relever, en liaison avec Rm 7, l'aspect négatif de cette perfection, c'est-à-dire le degré de profondeur de la purification qu'elle doit comporter.

Le § 15 de l'Homélie 17^e, avec une expression parallèle à celle de H. 15, 48 « selon le *noûs* le plus intérieur de la malice », nous donnera une illustration de ce qu'est pour Macaire la concupiscence du *noûs*. Il part

(71) *Das Bild*, p. 81.

(72) Cf. P. MIQUEL, *Les caractères de l'expérience spirituelle selon le Pseudo-Macaire*, Irénikon 39 (1966), 497-513.

(§ 14) de l'exemple d'un moine favorisé de hautes visions, qui, enflé d'orgueil, était « tombé au plus impénétrable et au plus profond du péché, en des myriades de maux ». Ceci doit enseigner la prudence: si l'homme « plus intérieur et déjà élevé » est tombé, comment « le premier venu » peut-il se dire déjà saint avec les pratiques élémentaires?

En effet, ce n'est pas l'abstention des maux qui est la perfection, mais (celle-ci ne se réalise que) si tu entres dans le *noûs* obscurci et si tu mets à mort le serpent, situé plus bas que le *noûs* et plus profond que les *logismoi*, lui qui, gité dans les soi-disant trésors et dépôts de l'âme, est ton meurtrier — en effet, le cœur est un abîme (cf. Si 42, 18, ou Ps. 64, 7 *Pesh.*) —; (que) si donc tu mets à mort cet être-là et tu expulses toute l'impureté qui est en toi (p. 176, 199-204).

Il faut rechercher la pureté: c'est ce que prétendent les philosophes, Moïse, les apôtres. Mais de fait, pas moyen de l'obtenir par un autre que par celui qui a été crucifié pour nous (176, 209).

Ni l'ascèse extérieure, ni les visions, n'ont suffi à « tuer » le serpent situé plus bas que le *noûs* et les *logismoi*: la purification doit aller encore plus loin, tant et si bien qu'elle est humainement impossible: elle relève de la grâce du Christ. Du moins faut-il essayer de se pencher sur l'abîme du cœur; il est dangereux de prétendre l'avoir sondé entièrement, mais il est encore plus dangereux de l'ignorer (73).

7,22 s Citons pour finir H. 27, 2, où Macaire établit la différence entre ceux qui ont le mal en eux de bon gré, et ceux qui le souffrent contre leur volonté.

Ceux qui possèdent le mal de propos délibéré (*κατὰ προαίρεσιν*), ce sont ceux qui livrent leur volonté (*θέλημα*) à la malice, se plaisent à l'avoir en amitié; ceux-là sont en paix avec Satan et ne font pas la guerre au diable dans leurs pensées. Au contraire, ceux qui le possèdent contre leur gré (*παρὰ προαίρεσιν*), ceux-là ont le péché qui « livre bataille dans leurs membres », selon l'Apôtre (Rm 7, 23).

(73) En un passage moins significatif de la N.H. 16, 3, la « loi du péché » de Rm 7, 23 est assimilée à l'« esprit du monde » de 1 Co 2, 12; elle aveugle l'esprit et l'empêche de comprendre les Écritures. L'exclamation de Rm 7,24 s. est citée deux fois, en H. 1, 7 (9, 166 s.) pour appuyer l'expression « corps de mort », et en N.H. 13, 1: cf. ici à propos de Rm 6, 6.

Et la puissance ténébreuse et le voile s'y trouvent contre leur gré, et ils ne s'accordent pas à leurs suggestions, n'y consentent pas (cf. 7,22) ni ne leur obéissent, mais ils contredisent, s'opposent et résistent, se mettent en colère contre eux-mêmes: ceux-là sont de beaucoup plus beaux et précieux aux yeux de Dieu, que ceux qui livrent de propos délibéré (ἰδίᾳ προαιρέσει) leur volonté à la malice et s'y complaisent (p. 219 s., 20-32).

Avec ce texte et un passage parallèle (H. 3, 4 s.; 24, 62-65), nous serons à même de mieux préciser les éléments qui composent les schémas respectifs de Paul et de Macaire:

De même que, s'il y a un brigand dans une maison, il te presse et ne te laisse pas en paix; mais si toi aussi, tu commences à lui rendre ses coups, tu frappes, tu es frappé: — ainsi l'âme doit résister, contre-attaquer et rendre coup pour coup. A la fin, la volonté, à force de combattre et de se donner du mal, commence à avoir la supériorité...

La volonté (ou décision, προαίρεσις, différente du vouloir de tendance, θέλω, de Paul), intervient avec un rôle plus actif que chez Paul.

En résumé:

— Les situations du « moi » de Paul et de l'auditeur de Macaire sont différentes: non baptisé — « chrétien » normalement baptisé (74).

— Ceci entraîne une différence dans la conception que l'un et l'autre se font du « péché »: réalité transcendante présente et toute-puissante chez Paul, réalité transcendante, tout aussi présente mais pouvant être vaincue chez Macaire. Pour Paul, ce serait le péché d'origine, poussant l'homme non régénéré à commettre des péchés personnels, à moins d'une grâce gratuite (75); pour Macaire, outre la puissance tentatrice toujours existante, la « malice », le « péché » habitant dans l'homme, répondrait assez bien à la notion paulinienne de « chair ». « Vous n'êtes

(74) Encore que la question puisse être débattue, au temps de Basile et de Macaire. Mais ce dernier semble considérer son disciple comme baptisé: voir N.H. 28,3; 166 s., surtout 166, 13 s.

(75) Cf. S. LYONNET, art. *Péché*, IV. *L'universalité du Péché et son explication par le péché d'Adam. La doctrine du péché originel*, Dictionnaire de la Bible. Supplément VII (1966), 561 s.

plus dans la chair, mais dans l'Esprit, puisque l'Esprit de Dieu habite en vous », dit Paul à l'adresse des Romains (8,9) ; mais « la chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair » (Gal 5, 17) : telle est l'ambiguïté de la nature pécheresse de la « chair », que même une fois crucifiée par la conversion et le baptême (Gal 5, 24), elle risque de reprendre le dessus, et de rendre le chrétien à nouveau « charnel » et non « spirituel » (cf. 1 Co 3, 1-3). Macaire ne comprend plus cette catégorie biblique de la « chair » ; ou, s'il ne la méconnaît pas entièrement (voir les citations de Rm 8, 6, surtout *Epistola* II, PG 34, 417 D), elle ne lui parle pas autant que celle de l'habitation, qui se prête mieux à ses mises en scène imaginatives, et qui est plus religieuse, car elle est dite avant tout de la divinité. Mais, quand il précise : le péché qui habite dans les membres de l'âme et du corps, il garde bien toute l'étendue de la notion de « chair », qui recouvre aussi bien l'esprit comme limité, que le corps. Revient-il pour autant à la notion judaïque du « cœur mauvais », du *yeşer-ha-ra'* ? Il semblerait que oui, puisque la « racine » mauvaise est située au plus profond de l'homme, plus loin que l'intellect ; mais en même temps ce « cœur » a un libre arbitre encore capable de s'incliner vers le bien ou vers le mal. Ne forçons pas Macaire à trop préciser ce qu'il conçoit avec difficultés et exprime surtout par images ; il se fonde sur le fait que toute l'Écriture appelle l'homme à la conversion : même s'il retient, avec Paul notamment, que le « péché » l'y retarde avec ténacité et tout au long de sa vie, il sait qu'une partie de l'homme est accessible à la Parole de Dieu et peut engager le combat. C'est là le problème de H. 19, 1. 2. 6 et de N.H. 26, 1. 3 (citées à propos de Rm 7, 17) ; la prière est la réaction de la foi consciente de sa propre impuissance, et elle doit s'accompagner d'un début d'effort moral.

— Paul insiste en Rm 7, 22s. sur l'« homme intérieur », sur l'intellect (*noûs*) comme étant le témoin malheureux de sa propre incapacité à faire le bien ; Macaire, sur la volonté comme étant le ressort, même détendu, que la parole et la grâce peuvent faire jouer à nouveau. Nous avons là, en Rm 7 et dans les *Homélies*, deux genres littéraires : exposition dogmatique et exhortation. Paul lui-même recourt à ce dernier, et son langage est alors tout différent ; l'intérêt des parénèses de Macaire est qu'elles restent très théologiques, très proches des affirmations de Paul sur la relation

essentielle de l'homme à Dieu. Nous le constaterons éminemment en étudiant les citations du chapitre suivant.

IV. VIVRE DE L'ESPRIT (RM 8).

Après avoir montré avec une telle force l'emprise du péché sur l'homme et même le chrétien, Macaire va-t-il mettre en évidence la rédemption et la libération accomplies par le Christ dans l'Esprit, avec la même conviction triomphante que Paul? En fait, s'il célèbre avec tout autant d'admiration l'habitation du Christ et de l'Esprit dans l'âme purifiée, s'il rappelle avec véhémence que Dieu seul, par le Christ, rachète du péché, il sait aussi que la spiritualisation du chrétien est lente, fragile et précaire; s'il en rappelle les exigences, il sait que de fait elle est rarement complète.

Les principaux centre d'intérêt de Macaire en ce chapitre 8 sont les suivants:

1. La « loi de l'Esprit » donne la vie à ceux qui la reçoivent (v. 2);
2. Le Christ a condamné le péché dans sa chair (v. 3): réalité et limites apparentes de la rédemption.
3. Aspirations opposées de la chair et de l'Esprit (v. 5-9);
4. L'Esprit, « habitant » dans les cœurs de ceux qui ont renoncé au monde et l'ont attendu, les fait appartenir au Christ, et au dernier jour les ressuscitera (v. 9-11).
5. Ceux-là deviennent fils de Dieu avec le Christ (v. 14-17),
6. et cohéritiers de celui-ci en participant à ses souffrances; ils espèrent ainsi participer dès maintenant à sa gloire, qu'ils obtiendront pleinement dans l'éternité (v. 17 s.).
7. Notre prière doit devenir la prière de l'Esprit en nous (v. 26 s.).
8. Enfin quelques beaux textes rappellent les exigences pour l'âme de l'amour que Dieu a eu pour elle en venant souffrir sur la terre (v. 28-39): exigences d'amour à toute épreuve, notamment à l'épreuve du « péché » toujours présent.

1. *L'Esprit est notre vie.*

8,2 Une première série de textes ont en commun l'expression « la loi de l'Esprit » (cf. Rm 8,2), qui pour Macaire équivaut à la « loi spirituelle » de Rm 7, 14.

La N.H. 13, 1 (p. 66) lui donne un sens très voisin de celui visé par Paul. Νόμος en Rm 8,2 désigne un principe dynamique qui pousse l'homme à agir de telle ou telle façon, bonne ou mauvaise (76), ou même une économie: la « loi de l'esprit », c'est aussi le régime de grâce inauguré par le Christ.

Tous les hommes, qu'ils soient justes ou pécheurs, s'ils ne deviennent pas libres par la « loi de l'Esprit » (c'est-à-dire par Jésus-Christ) ne peuvent être libérés des maux ni arrachés à la domination du diable. En effet, Paul dit, décrivant la chute de l'homme: « malheureux homme que je suis, qui m'arrachera à la mort? Je rends grâce à Dieu par Jésus-Christ » de ce que « la loi de l'esprit de vie m'a libéré de la mort » (Rm 7, 24 s.; 8, 2).

Macaire identifie donc la « loi de l'esprit » au Christ. Est-ce une trace de conception judéo-chrétienne (la Loi annoncée par Is 2, 3, c'est le Christ) (77), ou une personnification comme Macaire aime à en faire? On a plutôt ici une abréviation intelligente de l'expression de Paul: Celui qui rend vraiment libres, c'est Jésus-Christ; et il le fait parce qu'il est lui-même « esprit vivifiant»: ceci est tout-à-fait dans la ligne de Paul. Macaire cite librement, mais il connaît bien son texte et son auteur.

Ainsi, il perçoit avec une grande exactitude la ligne qui conduit des prophètes à Paul, ligne que nous avons rencontrée par trois fois (H. 49, 4; 32, 2; 42, 1); il fait le rapprochement entre la « loi de l'esprit » de Rm 8, 2 et la « loi inscrite dans les cœurs » annoncée par Jérémie (31, 31-34), que S. Lyonnet (78) et la Traduction Oecuménique de la Bible (79) voient à l'arrière-plan de Rm 8, 2.

(76) *Épître aux Romains*, Traduction œcuménique de la Bible, p. 62.

(77) J. DANIELOU, *Théologie du Judéo-Christianisme*, Paris 1958, 216-219.

(78) *Les Épîtres de Saint Paul aux Galates et aux Romains*, ... Paris 1953, p. 95 et 75, n. c.

(79) *Épître aux Romains*, p. 66, note 8, 2a.

Tous ceux qui sont fils de la lumière et du ministère de la nouvelle alliance en l'Esprit-Saint, ceux-là n'apprennent rien des hommes: ils sont en effet enseignés par Dieu. Car la grâce elle-même inscrit en leur cœur les «lois de l'Esprit». Ils ne doivent donc pas tirer leur assurance des seules Écritures tracées avec de l'encre, mais la grâce de Dieu inscrit également sur les tablettes du cœur les lois de l'Esprit et les mystères célestes (H. 15, 20; 139, 277-283).

Le pluriel «lois de l'esprit» vient sans doute du texte de Jérémie: «je donnerai mes lois dans leurs cœurs»; les deux textes sont certainement associés de façon consciente et réfléchie chez Macaire. Sans faire écho à la polémique de Paul contre la Loi — ou en tous cas pas avec la même force —, il retrouve le fond de la pensée paulinienne concernant l'Ancien Testament: le dépassement de la loi extérieure dans la nouvelle Alliance annoncée par le Deutéronome et les prophètes. Ce thème est une des grandes sources d'inspiration de Macaire.

La N.H. 8 est une exhortation, afin de vivre selon la «nouvelle alliance», «la loi de l'Esprit inscrite dans les cœurs» (§ 1; 37, 4) à recevoir «la grâce», «le don de l'Esprit», faute duquel on perdra de grands biens et, en définitive, l'habitation de Dieu. C'est en naissant «de l'Esprit», afin de devenir fils de Dieu, qu'on recevra cette vie (1. 15-22): car «tous ceux qui sont menés par l'Esprit, ceux-là sont fils de Dieu» (Rm 8, 14). En effet, depuis la révélation du «mystère de l'Esprit du Christ», la justice s'accomplit non plus à l'extérieur mais à l'intérieur: la parole du Christ «a donné l'Esprit dans les cœurs des hommes, la parole non écrite avec de l'encre» (p. 38, 17-24).

En N.H. 26, 3 (143, 27), l'éditeur renvoie à Rm 8, 2 pour l'expression «possédée par la fièvre de la 'loi du péché'». De fait, 7, 23 nous semblerait plus justifié; mais de toutes façons cette «loi» est une loi du plus fort, une fièvre, de même que «l'Esprit de vie» sera une «fièvre», un «feu céleste» qui empêche de faire les œuvres du péché et domine toutes les aspirations (cf. Rm 8, 6; p. 145, 20) de l'âme.

Macaire voit donc dans la «loi de l'Esprit» une réalité dynamique partant du Christ et intérieure à l'homme, un πνεῦμα, un souffle de vie identique soit au Christ, soit à l'Esprit; et en même temps une norme

d'action, un λόγος (N.H. 8, 1) inscrit dans le cœur: cette réalité intérieure à l'homme est moins vaste que celle plus sotériologique visée par Paul, mais elle en est un aspect authentique.

2. *Si le Seigneur « a condamné le péché » (Rm 8, 3), comment celui-ci agit-il dans le monde ?*

8,3 Du verset 3 Macaire retient l'expression: Dieu, le Seigneur « a condamné le péché » « par la chair ». Le changement de « dans la chair » (Paul) en ce « par la chair » s'explique par le fait que la citation semble toujours implicitement liée dans la pensée de Macaire à Col 2, 15, que nous verrons explicitement mentionné en deux textes; l'instrumentalité du Corps du Christ dans la rédemption, par la crucifixion (cf. Col 2, 15), est ainsi mieux mise en valeur. Mais, malgré cette foi à la rédemption objective, le salut subjectif fait problème pour Macaire.

Dans la N.H. 9 sur la patience (centrée sur Rm 8, 17 s.), la formule est citée pour souligner que « en mourant sur la croix il a vaincu, crucifié il a crucifié et mourant il a mis à mort et 'condamné le péché' 'par la chair', et cloué les puissances adverses » (cf. Col 2, 15; § 4, p. 51, 4): le sujet de l'action est le Christ et non pas Dieu comme en Rm 8, 3; l'idée de condamnation du péché n'est pas exploitée et nous ne sortons pas de la ligne traditionnelle qui considère la victoire du Christ et du chrétien.

Dans un passage vu à propos de Rm 7, 17 (N.H. 26, 3), il est dit que le Seigneur s'est réservé de nous délivrer du péché habitant en nous, d'après le témoignage de Jn 1, 29.

La N.H. 19 rend le même son de foi optimiste: de toute la race d'Adam, seul le Christ s'est trouvé à donner son corps pour tout le genre humain; il a ainsi dépouillé les puissances et les principautés en les clouant à la croix (Col 2, 15. 14); il a vaincu l'ennemi et l'a « condamné » « par la chair » (p. 100, 7 s.); des cieux où il trône, il envoie aux âmes qui le cherchent l'image divine de l'Esprit, leur donnant la paix.

Dans deux textes des 50 Homélies, nous trouvons au contraire (80) la même affirmation de Paul confrontée avec l'expérience de la présence

(80) Est-ce un effet du hasard, ou ce fait pourrait-il contribuer à établir la difficile « théologie du rédacteur » des 50 Homélies? Il semble que celui-ci se soit beaucoup

du péché. Le Christ est le seul à pouvoir délivrer du péché et il l'a fait par la croix; et pourtant, le péché n'a disparu, ni du cœur de ceux qui s'essayent à prier, ni de l'ensemble de l'Église; aussi bien est-ce dans une objection qu'est cité le verset de Paul (H. 15, 14-15; p. 135, 183). Comment concilier les affirmations triomphales de Paul en Rm 8, 1-4, avec le démenti que semble leur infliger l'expérience quotidienne apparemment exposée par le même Paul en Rm 7 (entendu du chrétien, comme nous l'avons vu plus haut)?

Tu dis que le Seigneur par sa venue « a condamné le péché », et que celui-ci n'est plus à l'intérieur. Mais de même que, si un soldat dépose son char dans la maison d'un autre, il a le pouvoir d'y entrer et d'en sortir quand il veut, de même le péché a le pouvoir d'aller çà et là dans le cœur avec ses pensées. Il est écrit en effet: « Satan entra dans le cœur de Judas ». Si tu me dis que, par la venue du Christ, le « péché » a été « condamné » et qu'après le baptême le mal n'a plus le pouvoir de traverser le cœur de ses pensées, tu ne tiens pas compte de ce que, depuis la venue du Seigneur jusqu'à maintenant, combien ont été baptisés et combien de maux on a dû compter!... Le voleur a bien, même après le baptême, le pouvoir d'entrer et de faire ce qu'il veut... As-tu le souvenir et l'amour et la ferveur vers le Seigneur? Es-tu enchaîné là-bas jour et nuit? (H. 15, 14. 15; 135, 183-136, 190. 195-197. 198-200).

Suit alors un développement sur la vigilance et la patience à apporter dans la lutte spirituelle, en attendant de recevoir complètement la grâce: celle-ci inscrira dans le cœur les « lois de l'Esprit » et passera dans tous les membres du corps (§ 20; p. 139, 279-284). C'est une fois de plus le problème messalien qui est posé; sa solution est discutable mais il n'est pas éludé.

La 25^e Homélie met davantage l'accent sur la puissance de Dieu: ce serait s'enfler d'un vain orgueil que de prétendre vaincre les impulsions du péché par son propre libre arbitre, car c'est le seul mystère de la croix

— surtout? — attaché à l'aspect péché dans la doctrine de Macaire; il a ainsi repris dans sa collection quelques textes assez scabreux, qui peut-être lui semblaient constituer l'originalité majeure des Homélies, car posant le problème messalien (qu'il l'ait appelé ainsi ou pas). Pour ce qui regarde notre verset 3, il a donc laissé quelques beaux textes assez classiques, et choisi (délibérément?) deux passages, celui-ci surtout, plus difficiles.

qui a « condamné le péché » (§ 1; p. 200, 9 s.); c'est la « loi divine implantée dans le cœur », c'est la « puissance invincible » (199, 2 s.; 6 s.), qui permet de déjouer les scandales du méchant; « le degré d'indépendance laissé au pouvoir de l'homme, c'est de résister au diable, mais non d'avoir entièrement le dessus sur les passions »; puis on cite le Ps 126: « si le Seigneur ne bâtit la maison... ». Macaire essaie toujours de concilier la grâce de la rédemption et la nécessité de l'effort humain: entreprendre la lutte constitue le devoir de l'homme, mais la victoire ne relève que du seul jugement de Dieu, elle intervient en même temps que l'illumination, le don de la « loi divine ».

En ceux qui jouissent du charisme décrit en H. 25, le mal ne voisine plus avec la grâce: ce n'est donc plus le problème de H. 15, 14 s. qui est traité. Ces hommes sont capables de « triompher des scandales de l'ennemi » (1. 5 s.), avec la grâce; ce sont ceux qui ont pleinement bénéficié de la grâce de la croix; selon l'enseignement constant de Macaire, il ne s'agit pas de tous les chrétiens mais, comme va le montrer la suite de l'Homélie, de quelques uns seulement; ou mieux, d'un idéal que l'auteur lui-même n'a pas atteint (le leitmotiv des § 3-5 est: « pas encore »); entrer pleinement en possession de la rédemption exige la lutte de la part de l'homme; cela demande aussi une grâce nouvelle par rapport au baptême, mais jamais en dehors du « mystère de la croix » (200, 9).

3. *Désir de la chair et désir de l'Esprit* (v. 5-8).

Macaire, nous l'avons vu, n'exprime plus comme Paul sa conception de l'homme pécheur par le mot « chair »; l'opposition entre la chair et l'esprit, telle qu'elle est présentée par Paul en Rm 8, 4-9 et Gal 5, 13-19 surtout, n'a pas chez lui beaucoup de résonance. Mais l'opposition de deux tendances, de deux aspirations, de deux manières de sentir (φρόνημα), celles de la chair et de l'esprit (Rm 8, 6), lui plaît davantage, car elle est prise entre deux éléments plus semblables, dont l'opposition est plus parlante.

Un passage de l'*Epistola* II (PG 34, 417 D) montre que Macaire ne confond pas « ce corps visible... formé par Dieu », et la « chair » au sens paulinien, car celle-ci est « 'le désir de la chair', mû par les esprits de malice, qui agissent sur les incrédules ».

En deux textes, le « désir de la chair » est explicitement ou non introduit comme synonyme de l'« esprit du monde », beaucoup plus fréquent chez Macaire : pour lui le « monde » est beaucoup plus évocateur que la « chair » ; il en est comme le rassemblement socialement organisé, ou plutôt désorganisé par le péché.

8,6 b En H. 4, 7 (32, 121), les vierges sages (φρονιμοί), type des cinq sens spirituels de l'âme, reçoivent la « sagesse (φρόνησις) céleste de la grâce », tandis que celles qui « demeurent en leur propre nature » sans s'être dépouillées de l'« esprit du monde » (cf. 1 Co 2, 12), se trouvent « incapables de se retourner vers le bon 'désir de l'Esprit' » (Rm 8, 6 b) qui les ferait s'attacher sans partage au Seigneur. L'expression « le φρόνημα de l'Esprit » semble donc amenée par la parabole des vierges « prudentes » et faire la liaison entre cette sagesse céleste et l'aspiration de l'« esprit du monde » qui, lui, attache à cette terre.

8,6 b Macaire emploie ailleurs l'expression (N. H. 5, 1 ; p. 20, 4-9) pour expliquer un de ses mots-refrains, le « voile » qui recouvre l'esprit depuis la faute d'Adam :

Ceux qui se sont retirés du monde, ont obéi avec sincérité à la parole de Dieu et se conduisent avec dignité, mais restent encore sous le voile des passions que tous ont reçu par la désobéissance d'Adam (c'est-à-dire le désir charnel des pensées mauvaises, que l'Apôtre appelle mort quand il dit : 'le désir de la chair, c'est la mort' — Rm 8, 6 a), ceux-là ressemblent à des hommes qui marchent la nuit...

Malgré ce voile ténébreux, ils sont illuminés par les commandements de Dieu. La parenthèse explicative n'a pas ici une très grande importance, mais elle est bien dans la manière de notre auteur, et nous en trouverons maintenant un exemple plus significatif :

Le § 4 de la N.H. 16 est une exhortation à « passer » dans le monde d'en-haut grâce à la naissance de l'Esprit, à accueillir le Christ qui « frappe » à la porte de notre cœur (cf. Ap 3, 20) : Macaire y rappelle alors que cet effort de spiritualisation n'est pas un luxe ; il ne sert à rien d'avoir renoncé au monde extérieurement, si nous ne naissons à ce monde divin et parfait ; car nous possédons encore l'« esprit du monde » (qui est aussi le « vieil homme », la « loi du péché qui est dans nos membres » : § 3, p. 82 s.).

Il nous faut donc prier le Seigneur de nous faire naître de l'Esprit, de nous délivrer de l'esprit du monde et de nous introduire dans le monde divin du Saint Esprit, dès maintenant:

de peur que la mort (c'est-à-dire « l'esprit du monde », le « désir de la chair ») ne nous retienne sous son pouvoir; nous serions alors livrés à la géhenne éternelle et nous repentirions inutilement, parce que, alors que nous en avons l'occasion, nous ne Lui avons pas demandé délivrance et miséricorde... (§ 4, p. 83, 19-23).

Un passage parallèle (H. 49, 2 b; signalé par la note θάνατος, 50 *Homélies*, p. 81, 57) nous expliquera ce qu'est pour Macaire la « mort » et par opposition le « monde nouveau » auquel il nous faut naître:

ainsi donc, celui qui a renoncé à ce monde doit croire fermement qu'il lui faut passer en pensée (τῷ φρονήματι αὐτοῦ) à un autre monde, dès maintenant, grâce à l'Esprit, et servir (πολιτεύεσθαι, cf. Ph 3, 20) là-bas, y avoir ses délices, y jouir des biens spirituels; l'homme intérieur doit naître de l'Esprit, comme l'a dit le Seigneur: « celui qui croit en moi est passé de la mort à la vie » (Jn 5, 24). Il y a en effet une autre mort à côté de celle visible et une autre vie à côté de celle que l'on voit. L'Écriture dit en effet: « celle qui vit dans les plaisirs, quoique vivante, est morte » (1 Tim 5, 6)...

Le thème de la mort spirituelle est assez ferme, celui du monde nouveau également (81). Ce qui est intéressant dans ces deux passages, c'est que l'idée de mort totale (empruntée au nouveau Testament, surtout à Paul) soit rattachée à deux textes de Paul.

Mais dans le premier de ces passages, le mot « mort » est ambigu: l'on s'attendrait à un rappel de l'imminence de la mort afin de nous inciter à faire pénitence pendant que nous en avons encore le temps: mais « la mort » désigne, indistinctement nous semble-t-il, et la puissance démoniaque et l'état de mort spirituelle: celles-ci, aboutissement de l'« esprit du monde » et du « désir de la chair » selon Paul, détiennent déjà les frères négligents et, au jour de leur mort corporelle, les retiendront définitivement et les livreront à la géhenne (82). C'est une bonne compréhension de Paul:

(81) Cf. les notes θάνατος, 50 *Homélies* 81, 57; κόσμος καινός, 70, 98; κόσμος, 287, 63.

(82) Cf. les notes, *ib.* 165, 206 (κατέχουσι) et 290, 134 (τελῶναι).

de même que la naissance de l'Esprit est possible et de nécessité vitale, de même la mort peut nous dominer dès cette vie.

4. *L'habitation du Christ et de l'Esprit* (v. 9-11).

Ce thème est cher à l'auteur des Homélies: « appartenir au Christ », mais aussi « posséder l'Esprit du Christ », est pour lui absolument vital.

8,9 L'Homélie 20, 1 ne distingue pas plus que Paul en Rm 8, 9 s. entre présence du Christ et de l'Esprit:

Si quelqu'un est dépourvu du vêtement divin et céleste, qui est la puissance de l'Esprit (comme il est dit: 'si quelqu'un n'a pas l'Esprit du Christ, il ne lui appartient pas' — Rm 8, 9)..., qu'il pleure et supplie...

Ainsi Dieu repousse les âmes qui n'ont pas revêtu le vêtement de l'Esprit en toute plénitude (ἐν πληροφορίᾳ), ceux qui n'ont pas revêtu le Seigneur Jésus en puissance et vérité (p. 188, 3 s., 13-15).

8,11 Au § 2(1. 20), ce vêtement spirituel, c'est « le Seigneur Jésus-Christ lui-même, en toute vérité »; c'est la « gloire » dont le Christ revêt l'âme « en une lumière indicible » (1. 27 s.); c'est le Christ, qui est lui-même lumière ineffable et « vêtement de salut » (1. 37 s.).

Les âmes qui porteront ce vêtement n'en seront pas dépouillées pour les siècles, mais lors de la résurrection leurs corps eux-mêmes seront glorifiés par la gloire de la lumière dont sont revêtues dès maintenant les âmes fidèles et généreuses, comme le dit l'Apôtre: 'Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts ressuscitera aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous' (Rm 8, 11; § 3, p. 189, 41 s.).

C'est donc aussi bien l'Esprit que le Christ (comme le faisait Paul en Rm 13, 14), que Macaire compare à un vêtement, selon une image qui lui est familière. L'épanouissement eschatologique de cette habitation divine « en plénitude et en puissance » est bien mise en relief.

8,9 L'idée d'appartenance au Christ est présentée, dans la N.H. 28, sous l'image du mariage spirituel. Une « vierge terrestre » qui a reçu des arrhes (83) puis se voit comblée de présents par son mari, mais ne parvient pas à l'union charnelle, reste étrangère à celui dont elle porte le nom;

(83) Somme prévue par le contrat de mariage, versée lors des fiançailles, par le prétendant, à la famille de la fiancée, cf. S. MANY, art. *Arrhes*, *Dictionnaire de la Bible* I (1895), 1031; pour la Lex Julia reprise dans le Code théodosien: H. LECLERCQ, art. *Mariage*, *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* X/2 (1932), 1849.

Ainsi de l'âme qui vit comme une vierge pour le Christ: même si elle reçoit un gage par le baptême (le baptême est le « gage » parfait « de l'héritage » à venir, — cf. Ep 1, 14), et si après le baptême elle reçoit aussitôt de nombreux dons, celui de la parole, de l'interprétation ou de la guérison ou quelque autre charisme, sans être jugée digne de l'union avec l'époux incorruptible, elle lui reste étrangère. Car l'onction « d'allégresse » et le « vêtement de noces » ne se reconnaissent pas aux charismes, mais à l'adoption filiale elle-même, en quoi se trouve la charité indéfectible. Ayant donc le gage du baptême, tu tiens le « talent » parfait, mais si tu ne le fais pas valoir tu seras imparfaite et non seulement cela: tu en seras encore privée... (§ 3; p. 166, 5-15).

Cette charité en quoi consiste la perfection et qui « ne tombe pas » (cf. 1 Co 13, 8) (84), rendant impassibles et inébranlables ceux qui la reçoivent, car elle est Dieu (1. 20-25), est présentée d'abord comme amour conjugal envers le Christ, en référence à 2 Co 11, 2 s. (positivement, comme fidélité au Christ, et négativement, comme refus des pensées du diable adultère), puis comme exigence de foi et de vérité:

Aussi, croyons à ces (paroles de l'Écriture), afin que nous les lisions sans mentir: « je vis, ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal 2, 20). Car ceux en qui le Christ n'habite pas sont morts et ne louent pas légitimement le Seigneur, puisqu'il est dit par le prophète: « ce ne sont pas les morts qui te loueront, Seigneur » (Ps 113, 25). Que « la vie de Jésus » (cf. 2 Co 4, 10) « règne » donc « en notre chair mortelle » (cf. Rm 6, 12). Acquérons en nous « l'esprit du Christ » (Rm 8, 9) afin de lui appartenir: « si quelqu'un n'a pas l'esprit du Christ », est-il dit, « il ne lui appartient pas » (ib.)... (p. 167, 5-11).

Nous avons ici une manière très caractéristique de lire Rm 8 et des textes analogues: ce que nous lisons ou entendons, il nous faut le réaliser.

(84) Οὐδέποτε πίπτει, dit Paul; on traduit cela: « ne passe jamais ». Macaire lit: « ne tombe jamais », donc « ne permet pas de faire une chute morale », rend impassible. Cela n'est pas recevable, même si « tomber » a, dans la plupart des cas de l'épistolier paulinien, le sens de faire une chute morale. Même si l'expression est outrée, elle pourrait être corrigée par l'ensemble de l'œuvre macarienne; cette exhortation à ne pas s'arrêter aux charismes et à chercher avant tout la pureté du cœur et la vie « in Christo » rend un son authentiquement paulinien. Sur la doctrine de l'impassibilité liée à la charité, voir J. FARGES-M. VILLER, art. *Charité, chez les Pères*, 5. *Charité et vie spirituelle*, *Dictionnaire de Spiritualité* II (1953), 545 s.

Paul, de même, tire de ses énonciations « théologiques » ou sotériologiques des applications morales; Macaire rappelle que les réalités théologiques elles-mêmes doivent être vécues en vérité, sans quoi la morale n'a plus de sens.

Le rôle de l'Esprit est ici subordonné à celui du Christ: il est gage de l'appartenance à l'Époux; mais il est aussi, par lui-même, signe de vie.

- 8,11 Au § 1 de la même Homélie, un parallèle était dressé entre Ève et, Marie d'une part, et l'âme d'autre part: sur Ève était descendue la tristesse tandis que Marie avait conçu la joie; de même l'âme peut appartenir à la descendance de l'une ou de l'autre. Elle doit donc « s'éprouver elle-même » (cf. 2 Co 13, 5) en scrutant ses pensées, pour voir si c'est d'Ève ou de Marie qu'elle est fille, si c'est le Christ qui est en elle (p. 163, 1-12). Ainsi « ceux qui 'portent l'image du céleste' » (cf. 1 Co 15, 49) savent qu'ils sont fils du céleste 'par son' saint 'Esprit' qui 'habite en eux' » (p. 163, 10-12).

Nous avons là, nous semble-t-il, un résumé de Rm 8, 14 et 16 sous les mots du verset 11: le verbe γνωρίζω rappelle ἐπιγινώσκετε, γινώσκετε de 2 Co 13, 5 s., mais pourrait aussi remplacer le « atteste à notre esprit » de Rm 8, 16; cf. aussi 1 Jn 3, 24; 4, 13. Cela correspondrait tout-à-fait à l'idée exprimée au début de l'Homélie: « si tu crois que sourd en toi la source de l'Esprit, c'est le signe que les adversaires se sont desséchés et qu'ils ont péri » (p. 161, 6 s. et ss.).

Au début du § 2, la comparaison avec Marie se poursuit, selon le thème de la naissance du Christ dans l'âme.

- 8,11 La doctrine proprement eschatologique de Rm 8, 11 est bien exploitée dans la très belle 5^e Homélie, peut-être homélie pascale: toute entière elle traite de l'« autre monde » des chrétiens, du royaume céleste qui exige renoncement, vigilance et lutte jusqu'au bout. Le centre peut en être le § 7: Paul nous indique quel est le « trésor » (cf. Mt 19, 21) céleste qu'il faut dès maintenant acquérir comme gage du royaume futur (fin du § 6): c'est « la puissance de l'Esprit » (p. 59, 362 s.), mais c'est aussi la demeure non faite de main d'homme, éternelle dans les cieux, que nous tenons de Dieu, « si notre tente terrestre vient à être détruite » (2 Co 5, 1; 1. 368 s.), « demeure » qui assure donc l'éternité. Cette demeure qui

semble à Paul bien lointaine (2 Co 5, 2-4), Macaire préfère la voir « habiter en nous » par un renversement de métaphore qui a peu d'importance et se trouve aussi dans l'Écriture (85): s'autorisant du verset 5 de Paul (« Celui qui nous a faits pour ce destin-là, c'est Dieu, qui nous a donné les arrhes de l'Esprit »), il compare cette « habitation » de 2 Co à l'Esprit de Rm 8, 11, qui « habite en nous » et rendra la vie à notre corps:

C'est pourquoi ceux qui sont chrétiens en vérité et puissance sont pleins de confiance et de joie lorsqu'ils quittent la chair: car il ont cette demeure non faite de main d'homme, laquelle demeure est la puissance de l'Esprit qui habite en eux. Et même si la demeure du corps est détruite, ils ne craignent pas, car ils ont la demeure céleste de l'Esprit et cette gloire incorruptible, qui au jour de la résurrection édifiera (cf. la « demeure », ou « édifice », de 2 Co 5, 1) et glorifiera jusqu'à la demeure de leur corps, comme le dit l'Apôtre: « celui qui a éveillé le Christ d'entre les morts rendra la vie à vos corps mortels grâce à son Esprit qui habite en vous »... (Rm 8, 11, suivi de 2 Co 4, 10; p. 59, 376-60, 387).

Il est remarquable que Macaire rapproche ces deux passages de Paul: il garde ce que le premier (2 Co 5) a d'existential et d'évocat, et l'explique par Rm 8 plus « théologique »; la mystérieuse « demeure » s'identifie à l'hôte connu et familier, puisque il habite en nous: l'Esprit.

Le verset Rm 8, 11 a donc une profonde résonance dans la pensée de Macaire: la « puissance de l'Esprit », la « gloire », la « charité parfaite » reçues ici-bas, ne sont qu'un commencement; ce sont les « prémices de l'Esprit » (Rm 8, 22), les « arrhes de l'Esprit » (2 Co 5, 5) qui sera pleinement manifesté à la résurrection.

Comment chacun de nous ne doit-il donc pas croire, lutter et se hâter en toute conduite vertueuse, et attendre avec une grande espérance et une grande patience d'être jugé digne de recevoir maintenant la puissance céleste et la gloire du Saint Esprit, à l'intérieur, dans l'âme, afin qu'alors, quand nos corps seront dissous, nous ayons de quoi être revêtus et vivifiés — « pourvu, est-il dit, que nous soyons trouvés vêtus, et non pas nus »; et: « il donnera la vie à nos corps mortels par son esprit qui habite en nous »... (§ 10; 61, 418-62, 425).

(85) Voir la « formule d'immanence » johannique ou la « formule de l'alliance » sacerdotale; dans l'Apocalypse, 21, 22, Dieu et l'Agneau sont le temple de la nouvelle Jérusalem.

5. *Devenir fils et héritiers de Dieu* (v. 14-16).

L'idée de la filiation divine grâce à l'Esprit d'adoption était attestée dans la N.H. 28 dans les termes de Rm 8, 11; on trouve ailleurs quelques citations des v. 14-16 qui décrivent ex professo cette filiation.

8,15.17 Dans une longue suite de citations bibliques énumérant ce qui manque encore à notre perfection, on trouve trois formules provenant de Rm 8, 17 ba et 8, 15 (H. 15, 4; 201, 63-65, 69 s.): « nous n'avons pas encore été 'glorifiés avec' le Christ, faute d'avoir 'souffert avec lui'... Nous ne sommes pas encore 'héritiers de Dieu' et 'cohéritiers du Christ'; nous sommes encore en proie à un 'esprit d'esclavage' et non 'd'adoption' ». L'un et l'autre verset correspond d'ailleurs à l'une des situations bibliques prises comme type de l'état des auditeurs: « nous n'avons pas encore hérité la terre de la promesse, nous sommes encore en captivité au bord des fleuves de Babylone » (201, 40-44). C'est une exégèse spirituelle classique, utilisant bien les termes de Paul, qui se placent dans le contexte de l'idéologie d'Israël. Macaire « avance » au temps présent la glorification que Paul place à la résurrection, et « recule » la possession de certaines réalités spirituelles que Paul considère comme reçues substantiellement au baptême: Macaire considère comme relevant du domaine de l'exhortation ce que Paul proclame comme déjà donné.

L'idée de filiation est développée au § 7 (203, 100-104), dans les termes d'He 12, 23: il faut être inscrits à « l'assemblée des premiers-nés ». Ni Rm 8, 16 ni Gal 4, 6 (l'Esprit crie en nous: « Abba, Père! ») ne sont cités (sauf une allusion à la prière de l'Esprit en nous, que nous relèverons à propos de Rm 8, 26).

8,15 Toutefois une nouvelle et brève mention de l'« esprit d'adoption » se rencontre en N.H. 10, 1 (53, 17) avec contamination, semble-t-il, par Rm 8, 23 s.. Le début de l'Homélie exhorte à ne pas désespérer dans les tribulations du péché, ni s'enorgueillir quand survient le repos et la paix spirituelle, mais à demeurer « dans l'identité à soi-même », « tenant ferme le but de la perfection et attendant la liberté par 'l'esprit de l'adoption filiale', laquelle est la rédemption totale du vieil homme ». Pour illustrer ce texte, nous pouvons résumer brièvement la doctrine de la filiation divine

chez Macaire (86). Devenir fils de Dieu est le but de la vie monastique; c'est le fait de « naître de l'Esprit » qui confère cette dignité, cette naissance au monde supérieur, à la cité des premiers-nés (He 12, 11 s.) où règne le Christ, et où les fils de Dieu règnent avec Lui en partageant les biens de son royaume (Rm 8, 17). L'image du règne ou du palais céleste — les sujets étant également fils — semble importante pour la formation du thème.

8,16 Une des conséquences de l'« adoption » par l'Esprit est la sûreté intérieure du « spirituel »: le témoignage de l'Esprit en lui est une approbation divine à son endroit; c'est un des moments (et le plus désirable) de la pédagogie dont la grâce, l'Esprit usent avec lui:

Quand l'homme s'est figuré en lui-même qu'il fait de belles œuvres et garde les commandements, il a péché en se jugeant lui-même, sans attendre celui qui juge en vérité; car c'est quand 'l'Esprit de Dieu rend témoignage à notre esprit', selon la parole de Paul, que nous nous trouvons être vraiment dignes du Christ et 'enfants de Dieu', non pas lorsque nous nous justifions par notre propre présomption. Car 'ce n'est pas', dit-il, celui qui se recommande lui-même qui est de valeur éprouvée, mais celui que le Seigneur recommande (2 Co, 10, 18; *Grande Lettre*, Jaeger 263, 4-11).

C'est aussi une garantie en face des adversaires:

De même que, maintenant... les nouveaux pharisiens dessinent sans soin les traits de l'homme extérieur, et se justifient eux-mêmes, sans que 'le Saint Esprit rende témoignage à leur esprit' en sorte 'qu'ils soient enfants de Dieu', comme le dit l'Apôtre (suit la citation; *Epistola* II, PG 34, 413 B)...

Ainsi, de même que pour Paul l'Esprit reçu au baptême n'est que prémices (cf. Rm 8, 23) de l'adoption et de la rédemption définitives que

(86) Cf. supra, p. 14; et la note *υιοθεσιας*, 50 *Homélies*, 87, 70. Macaire lit très vraisemblablement *την υιοθεσιαν απερχόμενοι* en Rm 8, 23, semble-t-il d'après le passage que nous avons cité ici. Cette leçon (*υιοθεσιαν*) manque dans certains codd. (p46, Ds Amb t (Pel Ef)), mais est acceptée par MERK et NESTLE; rejetée par la *Bible de Jérusalem*, elle est acceptée avec réserves (« peut-être une glose tardive ») par la *Traduction Œcuménique de la Bible*. Si Macaire lit ainsi le v. 23, peut-être serait-ce suffisant pour fonder sa conception dynamique de la filiation divine; mais en fait, les textes d'He 12,22 s. et Jn 3, 3.6 (« naître d'en-haut », « entrer dans le Royaume des Cieux ») sont beaucoup plus fréquents, et plus déterminants pour l'élaboration de sa pensée.

réalise la résurrection des corps, et de même que cette liberté inspirée par l'Esprit doit se défendre contre la « chair »; de même, pour Macaire, un progrès doit tendre sans cesse vers cette parfaite liberté qui, elle-même don de Dieu, fera de nous des fils dignes de Lui et admis à la plus grande familiarité avec Lui.

6. *Déjà cohéritiers du Christ en participant à ses souffrances* (Rm 8, 17 s.).

On a mis à part les versets 17 s. qui, par l'idée d'« héritage », forment charnière entre le passage de Paul sur la filiation et celui sur l'eschatologie: en effet ils sont ceux du chapitre 8 que Macaire cite le plus.

8,17 La N.H. 9 n'en est qu'un long commentaire, qui démontre la nécessité des tentations pour éprouver l'âme.

Celui qui veut plaire à Dieu, qui croit devenir « cohéritier du Christ » et s'empresse d'être un imitateur du Seigneur, afin d'être appelé lui aussi fils de Dieu de par l'Esprit, celui-là doit avant tout, tenant fermement la longanimité et la patience, supporter généreusement les tribulations de toute sorte, angoisses et nécessités (qu'il rencontrera)...., selon la disposition du Seigneur qui permet que chaque âme soit éprouvée par diverses tribulations... (§ 1; 42, 7-43, 2).

(8,18) Au § 3 (49, 2 ss.) nous trouvons l'idée, intéressante et d'ailleurs classique dans la théologie du martyre, que les martyrs et ceux qui imitent leur patience « jusqu'à la fin » seront préservés de la « géhenne à venir », pour avoir souffert la géhenne présente. Le verset Rm 8, 18 avec son expression « la gloire à venir » (cité 49, 22 ss.) semble avoir amené cette idée de « géhenne future »; l'« eschatologie réalisée » (la « géhenne présente ») 8,17 n'est pas seulement celle de la gloire... Au § 4 c'est l'exemple du Christ qui est présenté: « devenons donc comme de bons soldats, prêts à mourir pour notre roi »; « que par la même voie des tentations, des tribulations et de la mort que Lui a parcourue, s'avancent ceux qui croient en Lui véritablement et veulent devenir ses 'cohéritiers' » (Rm 8, 17; p. 51, 1). Suit un passage déjà vu à propos de Rm 8, 3: « en mourant il a mis à mort et condamné le péché par la chair ». En conclusion, « celui qui veut hériter le Seigneur, qu'il désire conséquemment ses souffrances » (52, 3 s.).

C'est un bel exposé de la doctrine classique depuis la Sagesse et le Nouveau Testament, et qui est ici très pure; la griffe de Macaire apparaît

surtout au § 3: c'est dès maintenant (ou « ici-bas », ἐντεῦθεν, 49, 9) que les chrétiens éprouvés sont libérés de la géhenne éternelle et héritent le royaume du Christ; s'ils espèrent la vie future promise, c'est « dès maintenant » qu'ils attendent « la consolation du Saint Esprit promise aux âmes patientes », « la libération de la ténèbre des passions du mal ou l'extinction de la dette pour la foule de leurs péchés ».

On pourra constater que l'idée d'hériter les réalités religieuses est chère à Macaire: elle peut être regardée comme un signe de son imprégnation biblique, peut-être aussi de son tempérament sémitique, très possessif et concret. Si l'on « hérite » le don de Dieu, on le reçoit d'une façon gratuite et transcendante, mais on le possède dès lors comme un bien personnel et familial (87).

8,17 s Les citations de nos deux versets reviennent régulièrement: l'idée d'héritage (v. 17) est reprise en N. H. 1, 2 (2, 26) ,où les chrétiens « deviennent 'fils de la noce' du Christ et 'héritiers de Dieu' »: jeu de mots ou glissement de sens imperceptible en langue à substrat sémitique, entre « fils de la noce » = « invité à la noce » (en acceptant la correction des éditeurs) et « fils de Dieu » de Rm 8, 17. — En N.H. 3, 1 (12, 23), Macaire reprend la correspondance de Paul entre « souffrir avec » et « être glorifié avec », et l'applique à Marie: auprès de la croix, elle « pleurait sous l'aiguillon de sa tendresse et se sentait crucifiée avec lui »; de même, l'âme qui aime le Seigneur et veut être unie à son époux, doit participer aux souffrances qu'il a endurées à cause d'elle (cette notation délicate est développée dans le passage présent, et ailleurs également), « et ainsi 'souffrir' en tout 'avec' lui et être enchaînée avec lui; et c'est ainsi qu'elle sera 'glorifiée avec' lui » (12. 14-13, 1). La figure de l'époux souffrant pour son épouse revient en H. 27, 1 (219, 11); en H. 12, 5 (110, 64-66) — comme un simple rappel, semble-t-il; l'idée est surtout que nous devons imiter la patience des Saints de l'Ancien Testament, et principalement des apôtres et des prophètes, pour être leurs cohéritiers (88).

8,17 En H. 48, 2 (313, 27), le renoncement à la médecine montrera la

(87) Voir la note κληρονομία, 50 *Homélies*, 303, 61.

(88) Cf. *ibid.*

qualité de la foi: « à t'entendre, tu crois que tu mériteras le royaume des cieux, que né d'en haut tu deviendras "fils de Dieu" et "cohéritier du Christ", et que tu règneras avec lui dans tous les siècles... Éprouve-toi toi-même alors... » Enfin, une allusion épisodique se rencontre en H. 15, 31 (145, 441 s.): la lutte contre Satan et le support des épreuves n'est « rien de grand » à côté de la gloire que les saints hériteront: régner pour toujours avec le Christ.

7. *Demeurer avec la « gloire des enfants de Dieu » (Rm 8, 21);
Recevoir en nous la prière de l'Esprit (8, 26).*

Le paragraphe suivant du texte de Paul (8, 19-25) n'est guère cité, au moins avec toute sa portée d'eschatologie future. Ainsi les versets 19, 21. 23-25 ne se trouvent pas cités, surtout 24, « voir ce qu'on espère n'est plus espérer », puisque toute l'ambition de Macaire est de voir le plus possible, non seulement l'Incarnation du Verbe et ses « stigmates », mais aussi les réalités à venir (89).

8,21 Ainsi, la « gloire des enfants de Dieu » (Rm 8, 21; H. 47, 13; 310, 172 s.), c'est ce qui qualifie la « terre véritable » où parvient dès ici-bas l'âme qui a subi fidèlement les plus dures épreuves (1. 195).

8,26 Il est rarement fait allusion à la prière si personnelle de l'Esprit en nous ou pour nous (v. 15 s., 26 s.), au moins dans les termes explicites de Rm 8; l'oraison « spirituelle » se rattache plutôt pour Macaire à Jn 4, 23. Toutefois nous pouvons citer un exemple, la fin du passage mentionné au § précédent (H. 47, 14; 310, 190-192): « comme le souffle (πνεῦμα) parle en passant à travers la flûte, ainsi au travers des hommes saints et porteurs de l'Esprit, l'Esprit Saint chante hymnes et psaumes, et prie Dieu dans ce cœur pur ».

8,26 Une citation assez claire de Gal 4, 6 se lit au dernier alinea de l'H. 19 sur la violence spirituelle (cf. ici, Rm 7, 17); cette homélie est précisément citée par Dörries comme la description-type du passage de la prière active (et même contrainte) à la prière passive, œuvre en nous de l'Esprit-Saint et don gratuit de Dieu, objet de la promesse du Seigneur à ceux qui demandent et frappent (90):

(89) Cf. la note ἐβλεπον, p. 232, 46.

(90) Cf. la note εὐχῆς, p. 21, 37.

Nous donc, forçons-nous et contraignons-nous à l'humilité, même si le cœur ne le veut pas, et à la douceur de l'amour; prions et invoquons Dieu incessamment avec foi, espérance et charité, dans cette attente et ce but, qu'il « envoie » son « Esprit » « dans nos cœurs » (cf. Gal 4, 6) afin que nous priions et adorions Dieu « en esprit et en vérité » (Jn 4, 24); et que « l'Esprit lui-même » (cf. Rm 8, 26) prie en nous, afin que l'Esprit lui-même nous enseigne la vraie prière que, maintenant, même avec violence, nous n'avons pas; l'humilité véritable que maintenant nous ne pouvons réaliser, même avec violence; qu'il nous enseigne à avoir « une miséricordieuse compassion, la bonté » (Col 3, 12), et à accomplir tous les commandements du Seigneur en vérité, sans peine et sans violence, comme l'Esprit sait nous remplir de ses fruits; et ainsi les commandements de Dieu seront accomplis en nous par son Esprit qui seul connaît la volonté du Seigneur... (H. 19, 8 s.; p. 187, 128-141).

Ce passage avec ses allusions aux deux textes parallèles Gal 4, 6 et Rm 8, 26 (non relevées par les éditeurs; la première est assez claire; la seconde est trahie par l'expression « l'Esprit lui-même » que nous verrons par la suite en une citation plus explicite de 8, 26) pourrait nous aider à mieux comprendre la distinction entre prière active et prière dans l'Esprit-Saint (ou prière de l'Esprit en nous: cf. Gal 4, 6: l'Esprit « crie »; Rm 8, 15: « en qui nous crions »): l'expérience vivante de l'Esprit que Paul et ses contemporains « pâtissaient » (cf. Gal 3, 4) dès leur conversion ou mieux dès la prédication de la foi, Macaire souhaite la retrouver pour lui et ses disciples, car malheureusement à son époque « la simple profession de foi » (ὁμολογία καὶ ψιλλῇ πίστει, N.H. 7, 6; 34, 25) ne comporte plus cette « richesse en l'esprit » (1. 22), cette prière de l'Esprit en nous, chez la majorité de ses contemporains. Une fois de plus, Macaire rejette dans l'avenir ce que Paul dit, en ce passage (énonciatif) être la simple expérience chrétienne. Est-ce en faire une sorte de gnose réservée à une élite? Ceux qui connaissent le niveau du peuple chrétien d'alors pourront ou non se dire d'accord avec l'affirmation de Macaire: « les vrais chrétiens sont peu nombreux, ceux qui sont riches en l'Esprit-Saint jouissent des délices variées de la grâce, se réjouissent du désir céleste de l'Esprit... ceux qui ont acquis le Christianisme non par la simple profession de foi, mais par la puissance et l'énergie de l'Esprit, ceux qui palpent sans cesse l'or céleste (c'est-à-dire la connaissance et l'explication des mystères de l'Esprit) avec les mains de l'esprit... » (1. 21-28).

(8,27) Le fait que l'Esprit « sait » nous remplir de ses dons, « sait » la volonté de Dieu, est peut-être une allusion à 8, 27: Celui qui scrute les cœurs sait que l'Esprit intercède pour les saints, « conformément aux vues de Dieu. »

8,26 En N.H. 28, 2 (165, 30 s.), on trouve probablement une accommodation de mémoire du v. 26: ce n'est pas l'Esprit Saint, mais « son saint Nom » qui « vient au secours de notre faiblesse » (le nom du Christ certainement, mentionné à la ligne précédente). En H. 16, 21, « l'Esprit Saint lui-même » « vient au secours de la faiblesse » des hommes dans la lutte contre les esprits du mal, par le « secours » (ἀντιληψις) manifeste et tout-puissant de la grâce (91).

8. *Que rien ne nous sépare de l'amour du Christ* (v. 28-32).

8,28 Il y a deux royaumes, celui de la lumière et celui des ténèbres; toi donc, examine à quel royaume tu appartiens. Car celui à qui tu donnes ton amitié et avec qui tu fais un pacte, c'est de celui-là que tu deviens l'associé — il est écrit en effet: « tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu » (Rm 8, 28). Tu as ta propre volonté: celui à qui tu donnes ton enthousiasme et ton obéissance, c'est de celui-là que tu deviens la possession, le fils et l'ami...

Le verset Rm 8, 28 se présente donc, lié à une réminiscence des « deux maîtres » de l'Évangile, comme le thème de la N.H. 13 (§ 1, p. 64, 6-11), invitant à la lutte en vue du Royaume de Dieu: « pour ceux qui aiment le bien et s'y complaisent, le bien vient à leur secours » (64, 14 s.), de même que le mal « coopère » (συνεργεῖ) avec ceux qui s'en délectent. Les uns, négligents, reçoivent en vain la grâce; ceux qui croient en elle et ainsi progressent acquièrent dès maintenant, de par l'Esprit, des richesses immenses, en attendant d'être accueillis par les « esprits des justes » lors de leur disparition toute joyeuse (cf. He 12, 23; § 2, 66, 15 ss.). La conclusion (fin du § 4) reprend peut-être l'expression εἰς ἀγαθόν de Rm 8, 28 en y ajoutant l'article, plutôt qu'elle ne fait allusion à Rm 16, 19; on y verrait ainsi un rappel de ce qui a été le thème de l'Homélie: tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu. Or ce bien c'est l'union de l'esprit à Dieu, et

(91) Cf. les notes sur ἀντιληψις, 45, 436 et 321, 53.

l'« œuvre spirituelle » (69, 10 s.) à laquelle il faut s'appliquer en attendant, c'est la prière, action par laquelle l'homme conforme ses traits spirituels à l'image du « roi », sachant que Dieu le regardera et l'aimera. Macaire pense peut-être à l'« image » du Fils de Dieu en Rm 8, 29; c'est là en tous cas un bon développement de 8, 28: l'image qui nous est donnée par pure grâce, il nous faut l'orner et l'embellir.

8,29.33 Deux verbes caractéristiques du v. 29 sont appliqués à Moïse: « Dieu l'ayant 'discerné d'avance' et l'ayant 'prédestiné' comme chef et rédempteur... » (H. 9, 4; 85, 33) — simple rappel des mots de Rm 8, 29 par l'idée de prédestination. En H. 30, 4, allusion à l'« image » que le Christ lui-même inscrit en nous (cf. v. 29). En H. 41, 3 (281, 39), mention des « élus de Dieu », en passant (cf. v. 33).

8,32 Dans la ligne d'une série de textes sur la dignité de l'âme et de la vie spirituelle, le v. 32 a est cité au cours d'un beau développement (H. 15, 44; 153, 621 s.): les chrétiens connaissent la dignité de l'âme créée et rachetée par Dieu:

Dieu et les anges sont venus pour ton salut; un roi en effet, le fils du roi, a tenu conseil avec son Père, et le Verbe a été envoyé; revêtu de chair et voilant sa divinité, enfin de sauver le semblable par le semblable, il a donné sa vie sur la croix. Tel est l'amour de Dieu pour les hommes, que l'Éternel ait choisi d'être crucifié pour toi. Vois donc combien « Dieu a aimé le monde, puisqu'il a donné son Fils unique » pour eux (cf. Jn 3, 16; Rm 8, 32); « comment avec lui ne nous accordera-t-il pas toute faveur? » (Rm 8, 32) Et il dit ailleurs: « En vérité je vous le dis, il l'établira sur tous ses biens » (Mt 24, 67)... Quelle est la valeur de l'âme, et combien elle est honorée de Dieu, pour que Dieu et les anges la recherchent pour leur compagnie et leur royaume! Mais Satan et ses puissances la recherchent de leur côté.

8,35 Enfin l'on trouve le v. 35 cité dans une homélie sur la patience (9^e). Cet emploi est assez classique, par exemple depuis la *Vita Antonii* (ch. 9 et 40), et jusqu'à la Règle de Saint Benoît, qui cite au ch. 7, 38 s. les versets 36 et 37. A la patience avec laquelle la grâce agit dans l'âme, doit répondre celle de l'homme dans la lutte qui l'éprouvera et montrera s'il a su plaire à l'esprit (§ 1). Après des exemples bibliques, le « spirituel » éprouvé qui « juge de tout » est décrit (§ 7 s.) comme abominant les objets les plus précieux

du monde: il est comparé à un homme atteint de la fièvre; celle-ci le dégoûte de tous les aliments; de même le « feu de l'amour du Christ » (cf. Rm 8, 35) fait rejeter tout ce qu'il y a de glorieux et d'honorable dans ce siècle, « en l'embrasant de l'affection pour Dieu, et des biens célestes de l'amour; duquel amour aucune réalité céleste, terrestre ou infernale ne pourra le séparer, comme en témoigne l'apôtre Paul: "Qui nous séparera de l'amour du Christ"? etc..." » (§ 9; citation p. 88, 99 s.).

Après un nouveau développement, sur les efforts à faire pour opérer ce détachement du monde et s'attacher tout entier au Seigneur, les mots principaux de notre verset reviennent dans le § de conclusion: « Séparons-nous de l'amour du monde, tout entier »; même si le corps nous empêche de nous exercer entièrement aux commandements du Seigneur, « que l'esprit ne se sépare pas de l'amour envers le Seigneur, et de sa recherche, et de son désir » (§ 13; p. 90, 151-153).

Nous sommes bien là dans le climat de la fin de Rm 8; Macaire accentue l'aspect subjectif de cet « amour du Christ » chez l'homme, alors que la note première qu'il a chez Paul est celle de l'amour que Dieu, que le Christ ont pour nous — et la *Vita Antonii* met peut-être mieux en relief cet aspect; toutefois cet amour doit être aussi le nôtre, permanent au milieu des tribulations, puisque « l'épreuve ne peut agir directement sur le Christ ou sur Dieu » comme note le P. Huby (92); Macaire note bien, d'ailleurs, que ce feu qui embrase l'âme est celui du Saint Esprit (p. 87, 90), envoyé par le Christ (88, 92 s.).

Pour conclure, nous retiendrons que l'expérience trinitaire dont Paul fait état en Rm 8 a une forte résonance dans les Homélies, résonance juste dans l'ensemble. La présentation très monolithique de cette expérience par Paul enthousiasme Macaire et en même temps le laisse désarmé, car son expérience à lui est plutôt celle de la limitation de l'homme et du labeur qu'il lui faut fournir afin de vivre en fils de Dieu; la pureté et la pleine possession par l'Esprit lui semblent un don de Dieu distinct de la foi élémentaire, souvent plus sociologique que personnelle;

(92) *Saint Paul, Épître aux Romains, Traduction et commentaire, Verbum salutis X*, Nouvelle édition par le P. S. LYONNET, Paris 1957, p. 317.

pour être reçu, ce don demande beaucoup de soin et de persévérance. Il est remarquable que Macaire rattache volontiers son expérience spirituelle à ce chapitre (que Saint Basile cite à peine dans son *De Spiritu Sancto*); d'autres textes pauliniens, comme la lettre aux Éphésiens, insisteront davantage sur la croissance de la vie spirituelle et sur son épanouissement en connaissance vitale: ces passages eux aussi inspireront Macaire, mais pas plus profondément que Romains 8.

CONCLUSION.

Nous présenterons pour finir quelques remarques:

1. L'exégèse de Macaire est intéressée: la situation de l'Église et de son milieu, ses problèmes, son expérience personnelle, commandent ses choix et ses centres d'intérêt dans le texte de Paul, sa manière de le comprendre. A cela rien d'étonnant.

2. Il a en commun avec Paul de posséder un esprit, une puissance intérieure qui l'anime et qu'il désire communiquer à ses compagnons. Mais quel est cet esprit? Si Macaire n'est pas envoyé par l'Esprit-Saint au même titre que Paul, est-ce le même Esprit qui le fait parler? Lui qui ambitionne d'être « spirituel », l'est-il de façon authentique? Selon Paul, le « spirituel » est celui qui réalise une synthèse (93) entre le « jugement » selon l'Esprit (*ἀνακρίνειν*), le contrôle de toute réalité en vue de l'approuver (*δοκιμάζειν*), et le souci des choses de Dieu et de l'esprit (*φρονεῖν*) (94); entre la liberté et le service, la docilité dans l'Église (95). Nous avons rencontré ces expressions, avec les problèmes auxquels elles étaient attachées (96). Il ne peut être question de juger ici la position de Macaire vis-à-vis de l'Église hiérarchique, trop de données manquent (et l'on peut espérer que la publication intégrale des textes macariens connus nous éclairera sur ce sujet); mais ce qui ressort des textes que nous avons étudiés, c'est une

(93) J. CAMBIER, art. cité n. 1, III. c. *L'Esprit du Père*, 359-366; *Conclusion générale* c. 382. s.

(94) *Id., ib.*, c. 364 s.

(95) *Id., ib.*, c. 365 s., c. 382 s.

(96) Cf. la note *δοκιμασθῆναι* des 50 *Homélies* (référence ici n. 12), et les textes citant Rm 8, 16; et les citations de Rm 8, 6 (*φρόνημα*).

grande insistance sur la sûreté que donne l'expérience intérieure de l'Esprit! C'est évidemment sur cet aspect de message paulinien qu'il revient sans cesse: être « chrétien », cela veut dire être vraiment sauvé du péché, et ne vivre que pour le Christ, par l'Esprit. Et au nom de ce message, il s'en prend avec force aux « pharisiens », ou au moins à leurs idées. En insistant sur cet aspect intérieur, individuel, perd-il de vue celui de l'Église, communauté visible et hiérarchique? A l'en croire, la situation de l'Église exigeait ce rappel. Un excès peut en entraîner un autre, opposé; un homme porteur d'un authentique message religieux a pu être amené à le forcer, voire à rompre avec la hiérarchie; les parallèles ne manquent pas. Il sera toujours très difficile d'en juger, et délicat de réviser le jugement porté par les contemporains; attendons au moins de voir se compléter notre documentation.

3. Mais cet essai de discernement « officiel » de l'esprit vanté par Macaire ne suffit pas. Beaucoup plus que de « contrôler », d'« éprouver » ce qui se fait dans l'Église, il lui importe d'« être approuvé » par Dieu. Si la polémique l'amène à justifier sa façon de voir (notamment par le recours à l'Écriture), il lui tarde surtout d'être reconnu juste par Dieu, ou plutôt d'être par Lui délivré du péché et vivifié par l'Esprit. Et sa sensibilité spirituelle apparaît en ce qu'elle a de meilleur lorsqu'il démasque l'esprit mauvais et engage à le pousser jusque dans ses derniers retranchements. Là aussi il y aurait beaucoup à faire, et une étude de Macaire sous l'angle de la psychologie des profondeurs serait fort intéressante! On peut se demander si son souci de l'intériorité n'est pas malsain, s'il ne recherche pas l'impossible? Mais, à en croire le P. Hausherr (97), il faut le replacer dans la mentalité de son temps:

(97) *Penthos. La doctrine de la componction dans l'Orient chrétien, Orientalia Christiana Analecta* 132, Rome 1944, 186-188. Le P. HAUSHERR retranscrit cette page dans *Noms du Christ et voies d'oraison, ib.* 157, Rome 1960, 208 s. Un texte caractéristique de Macaire est H. 2, 3 citant Rm 7, 18. Et le problème est le même que celui traité par saint Basile dans la *Règle Brève* 16 (PG 31, 1092 D-1093 B): comment retrouver la componction quand on l'a perdue? En citant Rm 7, 14.15.17, saint Basile montre que la faute en incombe aux négligences antérieures de l'âme, là où Macaire accuserait Adam. Les deux points de vue ne sont pas inconciliables! Le texte est traduit et commenté dans *Penthos*, p. 73 s.

Les anciens se dédoublent moins que nous. Ils croient que l'ascèse a précisément pour but de réduire le dualisme du sensible et de l'intellectuel à l'unité dans le spirituel. Cela parce qu'ils ont une très haute idée de la « nature » à laquelle la perfection doit nous ramener. Les tiraillements dont nous prenons facilement notre parti en nous en félicitant peut-être comme d'une occasion de mérite, ils y voient des marques certaines d'imperfection...

Cette anthropologie est à la base de toute la thérapeutique spirituelle ancienne, recourant aux travaux et à la méditation (98); et il semble qu'elle soit également à la base de la « pratique » macarienne. Son dualisme si accusé n'est que l'envers d'un très grand désir d'unité: dualisme psychologique comme ci-dessus, dualisme moral, dualisme entre nature et surnaturel. Et pour réduire ces abîmes, l'Écriture divine s'offre tout naturellement, comme l'objet privilégié de « méditation » qu'il convient de s'assimiler en sorte qu'elle devienne une « loi spirituelle » inscrite sur la « tablette du cœur ». Dans cette perspective, une phrase comme celle-ci: « croyons à ces affirmations de l'Écriture » (N.H. 28, 3, citée à propos de Rm 8, 9) signifiera: efforçons-nous de surmonter la situation où nous nous trouvons, selon Paul (Rm 5; 7); et de réaliser celle à laquelle lui-même était parvenu (Rm 8). Cette mentalité porte à un certain littéralisme pieux, mais très sincère et tombant juste la plupart du temps, grâce à sa grande connaissance de l'Écriture — même si son goût n'est pas toujours le nôtre. Et il n'est pas mauvais d'être rappelés à la lettre de l'Écriture, surtout quand il s'agit du message central de Paul. Par-delà tous les problèmes particuliers que nous avons examinés ou signalés, cette lecture de Paul est bienfaisante et tonique.

Ligugé, 15 février 1971.

(98) *Noms du Christ et voies d'oraison* (cf. n. précédente), p. 209 s.